

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2°)

ABONNEMENT	
FRANCE	ETRANGER
Un an... 50 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 86 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 43 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque

Ne nous emballons pas !

Comme nous l'avions prévu au lendemain du vote des fonds secrets policiers par le groupe parlementaire socialiste, le gouvernement n'ayant aucune crainte quant à l'appui des S. F. I. O. commence ses opérations répressives.

Herriot a déclaré, du haut de la tribune parlementaire, qu'il était décidé à réprimer sévèrement toute menée qui pourrait mettre le régime en danger. Et comme tous ceux qui combattent le gouvernement sont censés mettre la démocratie en péril, toute opposition est déclarée subversive et, en conséquence, traquée par le Bloc des Gauches.

Quels que soient les partis persécutés, si différents des nôtres soient les principes au nom desquels on poursuit les individus, nous nous élevons véhémentement contre les mesures arbitraires prises par Herriot à l'égard des hommes ne voulant pas dire « credo » au thème radical.

Quels que soient les principes au nom desquels le gouvernement accable des hommes non-admiratifs des méthodes et des actes des dirigeants, nous disons que ces principes sont foulés aux pieds quand on persécute la pensée adverse, parce que tout parti crie « à l'arbitraire » quand on ne lui permet pas d'exprimer totalement son programme et d'appliquer intégralement sa doctrine aux faits.

Le Bloc des Gauches criait bien fort, quand Léon Bérard révoquait les instituteurs coupables de laïcisme ; les politiciens du *Quotidien* ne savaient pas trouver d'accents assez émus pour indiquer le meurtre de la République dont se rendait coupable le Bloc National en se solidarissant avec Millebrand et Maginot.

Mais il sut faire montre, dès son avènement, d'un autoritarisme que l'Ordre Moral lui aurait envié.

Voici donc qu'aujourd'hui toutes les forces policières sont envoyées vers les étrangers (ces pelés, ces galeux dont nous vient tout le mal), avec mission de les reconduire hors les limites de la France démocratique.

Nous avons élevé notre protestation indignée au moment de l'incursion de Bobigny, nous nous sommes immédiatement déclarés les adversaires du Bloc des Gauches et solidaires dans la répression avec les expulsés.

Mais voici que se crée un état d'esprit qui exige de nous plus que nous ne pouvons accorder.

« Les communistes sont persécutés, donc solidarisons-nous avec eux, disent certains camarades. Faisons taire pour un instant nos divergences de principes et formons le bloc qui tiendra tête à la réaction ! »

S'il ne s'agissait que de tenir tête à la réaction, nous serions d'accord. Mais il faudrait définir ce qu'est cette réaction tant honnie.

La réaction n'est pas, pour nous, uniquement les forces de droite ; elle est l'agglomération de tous les courants autoritaires.

Qu'il s'agisse de la conception de Léon Daudet ou de celle de Marcel Cachin, du fait que l'Autorité est la finalité de l'évolution admise — cette conception est une conception réactionnaire.

Et il ne faudrait pas l'oublier dans les conjonctures actuelles.

Ne nous emballons pas, mes camarades, dans la lutte contre la répression !

Pour faire face au danger radical-socialiste, n'oublions pas le danger bolcheviste.

Car il faudrait cependant se faire une notion nette des choses : Si demain le Parti Communiste s'installait au Pouvoir, qu'y aurait-il de changé ?

Au lieu de persécuter les communistes, on traquerait les anarchistes. Au lieu de se revendiquer du « Péril couru par la Démocratie », on arguerait du « danger couru par les forces prolétariennes ».

Ce ne serait pas les étrangers que l'on coffrerait ; on ne prêterait pas de la nationalité du subversif pour le rayer des cadres des hommes ayant droit de penser — on prendrait tous les antiautoritaires, on les coffrerait, et la Caponnière de Vincennes verrait s'établir une concurrence dangereuse en la Cour Martiale Révolutionnaire instaurée par nos bolchevistes français. On n'expulserait plus, on n'extraderait pas, on n'exilerait point. Tous ceux qui se permettraient l'outrecuidance de ne pas admirer la « Dictature Bolchevique » se verraient admis soit au peloton d'exécution, soit au séjour enchanteré des Iles Solovietzki.

Protestons contre les persécutions de communistes ; clamons notre mépris pour les méthodes du Bloc des Gauches. Mais songeons aux assassinats commis en Russie au nom du Communisme. Pensons à l'interdiction de l'expression de pensée dont sont victimes, dans la République des Soviets, les anarchistes russes.

Contre la répression radicale — contre toutes les répressions, les anarchistes doivent se dresser. Mais, pour éviter ou combattre le Bloc des Gauches, ne nous jetons pas dans les bras des bolchevistes.

Toutes les répressions : tricolores ou rouges, se valent. Toutes sont à combattre au même titre.

Louis LOREAL.

La droite s'organise

L'organisation formidable de la droite véritable essai de fascisme continue fébrilement. Répondant aux appels de l'Action Française et de La Liberté, de jeunes hurlubulus s'enrôlent sous les drapeaux nationalistes.

Les réunions se succèdent à Paris et en province. On annonce pour aujourd'hui dimanche une réunion de tous les groupes conservateurs du Vaucluse où prendront la parole le général de Castelnau et les ex-députés Méritant et Xavier Vallat.

Ils ne discutent pas sur l'organisation... ils s'organisent.

BON DEBARRAS !

Gompers est mort

On avait déjà annoncé sa mort. Et puis, il ressuscita... pour quelques heures seulement, puisque un télégramme officiel de New-York nous apprend le décès de Samuel Gompers, président de la Fédération Américaine du Travail, le Joux d'Amérique.

Cet homme s'était fait sur l'échine douloureuse du prolétariat une situation puissante qui équivalait à celle d'un chef d'Etat. Grâce à son activité de politicien réformiste et de diplomate retors, il avait réussi à maintenir les ouvriers des Etats-Unis dans cet état d'esclavage vaguement doré qui fait d'eux les principaux auxiliaires du capitalisme étoilé — cela au détriment des milliers de manœuvres et de sans-travail qui connaissent la misère noire.

Gompers est mort. Bon débarras. Si la race pouvait s'éteindre à jamais de ces châtreaux du peuple, nous ne tarderions pas à connaître des temps moins sombres pour l'émancipation du prolétariat. Et peut-être le soleil de l'Anarchie ne serait-il pas qu'une figure de rhétorique !

LE FAIT DU JOUR

Pour changer... un nouvel emprunt

A peine le dernier emprunt de l'Etat est-il liquidé — quatre milliards de rentes, dont beaucoup de papier d'Etat — qu'on cause d'en lancer un nouveau, d'ici quelques semaines.

Histoire de changer l'étiquette, le nouvel emprunt se dénommera emprunt de consolidation.

Voyez le genre d'opération. Pour rembourser ce qu'on appelle la dette flottante, on va demander de l'argent. Autrement dit, on substituera une dette dont l'échéance sera à long terme à celle existante, qui est exigible immédiatement. Il paraît qu'on dénomme ce genre d'affaires consolidation de la dette.

Nous connaissons plus d'un particulier endetté qui voudrait bien pouvoir se tirer d'affaire par ce système, plus que pratique.

Le bloc des gauches, pas plus que son prédécesseur, n'ose s'attaquer aux richards. Ceux-ci, grâce au mercantilisme éhonté de l'époque, sont en train de réaliser d'immenses fortunes. Au lieu de leur faire payer leur quote-part des dépenses de l'Etat qui, après tout, ne sert qu'à protéger leurs privilèges, on préfère leur demander, sous forme d'emprunt, une minime partie de ce qu'ils nous volent.

Les bénéfices de ces dits mercantis vont se trouver transformés en beaux titres de rentes que nous, nos enfants et petits-enfants, devront payer. C'est admirable comme opération d'escroquerie.

La génération présente n'aura peut-être pas le courage de se débarrasser de ses parasites, mais enseignons aux petits qui nous succéderont que les rentiers ont acheté leurs titres avec le produit des vols opérés au détriment de leurs semblables. Et ils sauront ce qu'ils ont à faire.

UN EXPULSE REFRACTAIRE

Après neuf jours de siège la police l'arrête

M. Herriot, expulsé, expulsé... Le génie de Jehanne d'Arc et de M. Daudet le pousse à des actes de répression dignes des exploits de M. Poincaré lui-même.

Mais il est des « étrangers » qui ne veulent pas se soumettre à l'arbitraire gouvernemental.

Tel fut le cas du Belge Lievens. Frappé à Toulon d'un arrêté d'expulsion, il se refusa à quitter son foyer. Il se barricada chez lui, attendant la police.

Le siège dura dix jours. On l'a capturé hier matin.

La porte ayant été enfoncée, on trouva le reclus couché sur un matelas. Il s'était taillé la gorge et le poignet. Lievens a été transporté à l'hôpital de Toulon.

Mais, peut-être, tous les sièges d'expulsés ne se feront-ils pas si facilement que cela, monsieur Herriot !

Trotsky ne veut pas s'avouer malade

Les médecins que le gouvernement des Soviets avait mis aimablement à sa disposition ont eu beau déclarer à Trotsky que l'air de Moscou ne lui valait rien et que seul le climat du Caucase pourrait apporter la paix à son âme et la joie à son pauvre corps, le grand animateur de l'Armée rouge ne veut, paraît-il, rien savoir. Il doute de la science médicale de ses charitables conseillers. Trotsky assure que l'air de Moscou lui convient parfaitement. « J'y suis, j'y reste », précise-t-il.

Que va-t-il donc se passer ? On dit que Trotsky serait prêt à défendre contre Zinoviev sa santé et sa situation politique. L'Armée rouge suivra-t-elle son chef jusque dans sa rébellion ?

Attendons les événements.

La grève de Douarnenez

La situation devient plus critique à Douarnenez. Après le refus des patrons de transiger, l'énervement est à son comble. L'obstination des patrons pourrait amener des événements graves. Le mouvement s'étend et englobe Audierne. Les travailleurs de Concarneau, après avoir tenu plusieurs réunions, ont décidé d'entrer dans le conflit.

Les grévistes vont parcourir la côte pour amener les ouvriers de la région à s'associer à leur lutte. Déjà un groupe de manifestants a parcouru les environs de Douarnenez. Des renforts de gendarmerie ont été envoyés dans les principaux centres du département. Hier, une bagarre a eu lieu dans la ville. Des gendarmes tentèrent d'arrêter un groupe de manifestants qui voulaient protester devant la maison d'un gros bourgeois qui les avait insultés. Un gréviste fut légèrement blessé, mais aucune arrestation ne fut opérée.

Les marins, de leur côté, ont décidé de ne point prendre la mer, pour témoigner de leur solidarité aux grévistes.

Nous apprenons que l'appel des marins a été entendu de toute la côte. La plupart des pêcheurs se sont refusés, hier, à participer à la pêche.

Nous faisons un pressant appel aux camarades qui travaillent pour qu'ils aident leurs frères en lutte. Prenez tous votre part dans la bataille et la victoire des ouvriers de Douarnenez sera celle de toute la classe prolétarienne.

L'épouvantail espagnol dément

Le grotesque tyran espagnol voudrait-il se crâmer au pouvoir qu'il sent lui échapper ?

Le bruit a couru ces jours derniers du remplacement de la dictature par un régime constitutionnel.

Aussitôt Primo dément. Et voilà dans toute sa beauté le démenti du tragique bonhomme.

« Le gouvernement de Sa Majesté dément de la façon la plus formelle les nouvelles mises en circulation ces jours derniers et publiées par la presse étrangère concernant des divergences au sein du Directoire espagnol, ainsi qu'un prétendu désaccord qui aurait surgi à un moment donné entre le Gouvernement espagnol et l'ambassadeur d'Espagne à Paris. »

« Quant aux candidatures mises en avant pour la formation d'un nouveau gouvernement, elles sont également fantaisistes et dépourvues de tout fondement. »

Primo aura beau dire et beau faire sa dictature chancelle, ses jours sont comptés. Le peuple espagnol se redresse lentement sous sa botte. Le jour viendra...

Et tous les démentis ne lui serviront plus de rien.

C'est renversant !

Au numéro 5 des mines d'Ostrocourt un fait assez bizarre vient de se produire. Le jour de paye les « chefs de coupe » du poste de l'après-midi au nombre de 7 ou 8, se déclarèrent en état de conflit avec la Compagnie pour question de salaires, mais ils furent balancés séance tenante.

Voilà que les chiens de garde du capital se révoltent, et ce sont des Polonais s. v. p., tandis que les esclaves se laissent tondre. C'est renversant !

Notre emprunt sera souscrit

Rien ne se fait sans argent, dans la société actuelle. On retournera n'importe quel problème comme on voudra, il y aura toujours en premier lieu la question financière qui se posera.

Un journal, un quotidien surtout, n'échappe pas à cette règle. Ses dépenses, il doit les payer au jour le jour. Quant à ses recettes, elles ne lui parviennent qu'au bout d'un certain temps, assez long bien souvent.

Existe-t-il un seul quotidien qui puisse vivre exclusivement par sa vente ou ses abonnements ? S'il en est un, qu'on nous le cite.

Il n'est aucune organisation un peu importante qui ne sente la nécessité d'un quotidien. Aussi bien pour l'offensive que pour la défensive (qu'on excuse ces termes guerriers), un journal paraissant tous les jours est une arme de gros calibre et à tir rapide, bien plus efficace que l'hebdomadaire.

On ne se doute généralement pas de la partialité, de l'esprit de tendances qui se glisse dans les informations. Par des nouvelles systématiquement partiales, par une méthodique déformation de la vérité, la presse arrive à suggérer à ses lecteurs ce qu'ils doivent penser de tel ou tel événement.

L'hebdomadaire ne peut guère faire que de la théorie ; le quotidien taille en plein dans la vie : c'est sa supériorité incontestable.

Ce sont les raisons qui poussent les amis du Libertaire à vouloir, à tout

prix, maintenir l'existence quotidienne de celui-ci.

D'autre part, un vaste et profond mouvement en faveur de l'organisation agit nos milieux. Ce mouvement doit se poursuivre jusqu'à sa conclusion logique : la constitution d'une Union anarchiste forte et puissante.

Pour cela encore, il est nécessaire qu'un quotidien mène la bataille. Nos ennemis sont nombreux. Ils tentent, par tous les moyens, de désorganiser notre mouvement, en semant la calomnie, sans désespérer. Ils disposent, pour cette mauvaise besogne, d'une presse assez répandue, disposant de moyens d'existence très larges. Est-ce avec un hebdomadaire que nous pourrions nous défendre ?

Est-il besoin d'insister davantage ? Les copains se rendent-ils bien compte du désastre que cela serait si nous devions revenir en arrière, après un an d'existence ?

Nous savons qu'il y a beaucoup de chômage en ce moment, que de nombreux camarades, ne travaillant pas, sont gênés pour nous apporter leur action, malgré leur vif désir de le faire.

Aux autres de faire tout le nécessaire. Les deux mille actions seront souscrites, nous n'en doutons pas. Nous demandons seulement à tous ceux qui le peuvent de prendre leur action de suite, sans plus attendre, dans l'assurance que ce n'est jamais en vain qu'on fait appel au dévouement des amis.

LE LIBERTAIRE.

AUTOUR DU PROCES DES « BANDITS » DU QUAI JEMMAPES

Un jugement de classe

Vers la fin du mois de juillet dernier, la presse bourgeoise se mit à faire grand bruit, comme d'habitude, autour d'un drame nocturne survenu quai de Jemmapes. Selon la version de la presse bourgeoise, qui ne sait trouver d'informations que dans les bureaux de la Sûreté générale, il s'agissait d'une bande de malfaiteurs qui, s'étant rencontrés avec des policiers pendant la nuit, avaient, par crainte d'être surpris, pris immédiatement l'offensive en déchargeant leurs armes sur les flics.

Nous n'avons pas à protester contre une si grossière version de la presse bourgeoise et policière. Nous tenons seulement à faire la reconstitution véridique de l'horrible tragédie du quai de Jemmapes, et c'est tout l'opposé de la version donnée par la police, toujours prête à couvrir les véritables bandits.

Peruzzi et Dainelli sont tombés victimes du traquenard policier.

Nous connaissons trop bien Dainelli pour pouvoir supposer qu'il se disposait à attaquer le coffre-fort d'un patron Dainelli était un compagnon timide, actif, et, chômeur depuis quelques semaines, ne pouvant payer son hôtelier, il avait préféré passer sa nuit à battre le pavé de Paris en attendant le jour pour demander du travail à la porte de quelque usine. Affamé, dans l'état d'âme que seulement peut concevoir celui qui a souffert toutes les misères de la traversée, durant cette nuit tragique, la rue de la Grange-aux-Belles, quand, arrivé près du pont du quai de Jemmapes, il reçut les coups de brownie de la ficelle qui s'empara de lui et l'incolpa comme un vulgaire criminel, le traitant de bandit.

Ah ! bandits ! Bandits ceux qui souffrent de la faim, dorment à la belle étoile pour ne pas estamer l'hôtelier et ne savent même pas porter atteinte à cette honteuse propriété privée !

Dainelli, conduit au poste de police, y fut horriblement torturé. Blessé, presque évanoui, on le conduisit à la fontaine pour le laver. La scène brutale devait se répéter à la police judiciaire pendant l'interrogatoire.

Mardi dernier, devant la 11^e chambre correctionnelle, pour comble de brutalité et d'ironie, Dainelli était condamné à deux ans de réclusion. Etranger, anarchiste, il ne pouvait, sous la liberté du Bloc des Gauches, s'attendre à un autre sort.

Peruzzi. Un nom sur lequel la presse policière n'a pas manqué de jeter des paquets de boue et de le présenter comme le chef des « bandits du quai Jemmapes ».

Mortellement blessé, la brutalité policière cependant ne pouvait s'arrêter. Elle s'est manifestée aussi à la 11^e chambre correctionnelle, mardi dernier, où une magistrature... profondément démocratique l'a condamné à trois ans de réclusion.

Etrange procès. On écarte l'association de malfaiteurs. On admet que Peruzzi et Dainelli sont des travailleurs possédant d'excellentes références patronales, mais on ne veut pas avouer l'état d'esprit sauvage, cannibalesque de la police du Bloc des Gauches.

Il était naturel, logique que l'on soulevât l'« honneur de la police ».

Eh bien, nous, les anarchistes, nous sommes les seuls à protester, nous sommes les seuls à dénoncer la canaillerie policière, l'ignominie judiciaire.

VIOLE.

Sans ressources, elle voua ait voler ; prise, elle tente de se tuer

Une brocheuse, Henriette Lamer, qui demeure chez une amie, avenue Inkermann, au parc Saint-Maur, à bout de ressources, tenta, l'autre soir de s'introduire dans une chambre, 10, place Saint-Michel, lorsqu'elle fut surprise, arrêtée et conduite au poste.

Elle y passa la nuit sur un banc. Vers 9 heures, hier matin, voyant le revolver d'un des agents accroché au mur et profitant d'une seconde où elle était seule, elle s'en empara. Puis elle demanda à être conduite aux w.-c. A peine y était-elle que cinq coups de feu retentissaient. La malheureuse avait tenté de se suicider. Elle s'était logé une balle dans l'abdomen et une dans la poitrine.

Son état est grave. Telle est la lamentable histoire d'une pauvre femme que l'engrenage social a brisée.

Une fausse manœuvre

Morain, qui prétend désencombrer, devient particulièrement encombrant.

Parmi tous ses projets concernant la circulation, l'un d'eux consiste à exiger que les déchargeurs de camions et de voitures de livraison traversent la rue avec leurs chargements, si ces véhicules à l'arrêt ne sont pas exactement en face de la maison où ils livrent.

Cela est à la fois absurde et dangereux. Morain ne comprend pas que ces traverses plus ou moins longues risquent d'amener de terribles accidents. Quand plusieurs hommes auront été écrasés, à cause de la lourdeur et de l'embaras de leurs paquets, il sera bien temps de s'apercevoir qu'on n'est pas forcément un stratège de la circulation quand on s'appelle Morain, préfet de police !

Dans la « Libre Amérique »

Solidaridad, organe en langue espagnole paraissant au Etats-Unis, publie, dans son numéro du 29 novembre, une longue liste des ouvriers, ou syndicalistes ou révolutionnaires, qui sont détenus dans les prisons de la République américaine.

Cette liste est très suggestive. A la prison de San Quintin, il y a 80 détenus pour raison de conflits sociaux.

A la prison de Folsom (Represa, Californie) il y en a 14.

A celle de Walla Walla, Wash, 14 camarades sont également détenus.

A Boise (Idaho) un prisonnier.

A Moundville (W. Va) 10 incarcérés.

A Sioux Falls (So Dak.) un prisonnier.

A Blue-Ridge-State-Farm (Hobby, Texas), un détenu également.

Egalement un à Wayne - State - Farm (Hunsville, Texas).

A Senior-State-Farm (Hobby, Texas) deux emprisonnés.

Trois autres à Bangor (Maine), quatre ouvriers sont en prison.

A Hunsville (Texas) deux autres.

A Western-State-Pen (Pittsburg) trois victimes de la répression lourgeoise.

Enfin pour terminer cette liste, Bartholoméo Vanzetti est à la prison de Mass. State prison, à Charlestown, et Nicola Sacco est à celle de Norfolk, Countyfait à Deaham.

Au total, et à la connaissance des amis 135 camarades expient dans les geôles américaines le crime d'avoir combattu l'exploitation capitaliste.

Controverse entre André Colomer et l'abbé Violet

La salle du boulevard de Reuilly était bien trop petite pour contenir la foule des camarades, des sympathisants et des curieux attirés par la controverse organisée par le Groupe du 12^e entre André Colomer et l'abbé Violet sur le sujet suivant : « L'idée de Dieu est-elle un danger social ? »

Le premier, Colomer, expose sa thèse : Contre Dieu.

« Il ne s'agit pas ici, commence-t-il, de dissuader sur l'existence de Dieu. Pour nous, anarchistes, l'existence ne justifie pas l'autorité. Le capital existe, et nous sommes contre le capital. L'Etat est : nous sommes contre l'Etat. »

« Il s'agit de savoir si nous sommes pour ou contre Dieu. Je ne sais pas si Dieu existe ou n'existe pas, mais je connais l'idée de Dieu, les formes qu'elle a prises dans l'esprit des croyants. J'en connais les effets. Enfin je puis apprécier les actes des représentants de cette idée. »

« Qu'est-ce donc que l'idée de Dieu ? Par une confusion de la religion et de la métaphysique ou veut faire de l'idée de Dieu la somme des idées d'infini, de perfection, d'immortalité d'esprit universel. Or toutes ces idées sont en moi, dans mon esprit ; elles sont dans l'esprit de chaque homme — elles ne sont pas le privilège de Dieu. L'idée de Dieu au contraire se précise ; elle est fixée par les livres religieux, elle codifie, elle permet le gouvernement des âmes. L'idée de Dieu, c'est l'idée d'un Maître tout puissant du Ciel et de la Terre. C'est l'idée d'une puissance absolue et universelle, c'est l'idée du centralisme le plus autoritaire. Dieu est l'autorité suprême, le chef des chefs, le premier Flic de l'Univers. »

« Quels sont les ravages de l'idée de Dieu à travers les siècles ? »

« Dans l'antiquité ce sont des dieux multiples, les dieux particuliers à chaque cité au nom desquels les peuples s'entre-tuent. Ce sont des dieux matérialistes à l'image des instincts matérialistes de l'humanité. Ces dieux qui symbolisent les forces de la nature sont mis au service des compétitions politiques. Athéna (Minerve) et Arès (Mars) animent les armées : les dieux président aux massacres. »

« Les dieux exigent des sacrifices humains. Ils se réjouissent du sang innocent versé sur leurs autels. »

« Cependant tous ces dieux de la nature vont disparaître pour faire place au Dieu unique, au Dieu créateur, au Dieu dévoué, à Jésus-Christ, le Dieu biblique. Il est impitoyable. C'est lui qui demande à Abraham de sacrifier son fils Isaac. C'est lui qui mandait Esau avant même qu'il soit né. C'est lui qui fait égarer Saül du royaume des Juifs parce qu'il n'avait pas suffisamment massacré les vaincus. »

« Cependant la religion juive par son matérialisme a conduit les hommes aux pires excès. Au service du Dieu sans âme, la débâcle, le mercantilisme, ont fait des tentatives de véritables marchés. La prostitution triomphe. Un juif pauvre, un ouvrier, un vagabond se révolte. Le groupe autour de lui les parias et les idéalistes, tous ceux qui veulent la fraternité universelle et l'Amour entre les hommes, Jésus chasse les marchands du Temple, il prêche son Evangile. L'Etat et la religion le persécutent. Au nom de la Loi et des Livres saints on l'arrête, on le juge, on le condamne. Il meurt sur la croix entre deux larrons. Eh ! bien, c'est sur le souvenir de ce réfractaire que l'on a édifié l'Eglise catholique, avec son dogme étroit, sa hiérarchie, ses papes tout puissants et politiques, ses riches prélats... »

« Le catholicisme, loin d'instaurer la fraternité universelle, a provoqué les massacres ou s'en est rendu complice. »

« Au nom du Christ, les Croisés ont porté le meurtre en Orient. Au nom du Christ les frondeurs de la Très Sainte Inquisition ont torturé, brûlé les hérétiques ou les incroyants. Les guerres de religion ont jeté les hommes les uns contre les autres. »

« Enfin, durant la grande guerre de 1914-1919, les gouvernants ont trouvé dans les clergés des différents pays de puissants auxiliaires. »

« C'est donc la faillite des religions dans la réalisation de l'Amour universel. Les Dieux de l'Argent et de l'Etat sont autrement plus forts que le Dieu du Ciel. Celui-ci est entrainé à la remorque de ceux-là. Et les serviteurs du Dieu d'Amour, loin de se révolter contre cet assujettissement, en font l'apologie quotidienne. »

« Dieu est-il un fléau social ? Je prends, dit Colomer, la définition même que M. l'abbé Violet donna quelque part de la Société. Et nous voici bien d'accord pour définir la Société. « Qu'est-ce en effet que la Société, sinon un aggrégat d'individus ? Supprimez chacun d'entre nous, que restet-il de la Société ? Rien ! » Je reprends à mon compte cette définition. Se demander si Dieu est un danger pour la Société revient à se demander si Dieu est nuisible à l'individu, aux progrès de la personnalité humaine, à la liberté individuelle, à l'affranchissement des individus. Anarchistes, nous répondons : « Dieu est pour l'individu le pire des fléaux — celui qui commande à tous ses ennemis, celui qui provoque toutes les entraves à sa liberté. Dieu est le symbole de l'autorité absolue. Dieu engendre la soumission. Aussi s'est-il toujours fait le complice de l'Etat. »

« Contre votre Dieu nous nous révoltons au nom de la misère des hommes, au nom de l'idée de justice au nom de la joie de vivre, au nom de l'individu. »

« M. l'abbé Violet a dit quelque part : « Si les individus ne sont responsables que devant eux-mêmes, personne n'a le droit de les déclarer coupables. Le moraliste qui accepterait une semblable définition de la conscience ne pourrait pratiquement faire autre chose que constater des actes ; jamais il ne serait en droit de les blâmer ou de les condamner. » Eh bien ! nous sommes ce moraliste-là ! »

« Nous avons confiance dans l'individu, c'est-à-dire dans la vie, dans l'expérience. L'Anarchie libère les consciences en les attirant vers l'Avenir. Votre Dieu les enchaîne et les anéantit sous son autorité. Contre Dieu nous sommes, comme nous

sommes contre tout ce qui assujettit la personnalité humaine. »

L'abbé Violet a la parole. « Mon Dieu, dit-il, n'est pas un Dieu de méchanceté et d'autorité. C'est un Dieu d'amour et de charité. Il ne terrorise pas les individus : il les incite à la fraternité universelle. »

« Si les hommes ont connu les vices, les crimes, les plaies sociales — ce n'est pas parce qu'ils croyaient trop en Dieu, mais au contraire parce qu'ils n'y croyaient pas assez. Dieu n'est pas responsable de ceux qui interprètent mal sa loi de douceur et de pardon. Les prêtres et les croyants fanatiques sont responsables des horreurs de l'Inquisition. Le bon Dieu n'y est pour rien. »

« Quant à la guerre de 1914-1919 les prêtres y ont participé parce que la France avait été injustement attaquée. Enfin, affirme l'abbé Violet au milieu de la protestation des assistants, la patrie est déjà un pas vers la fraternité ; la patrie est un premier stade vers l'Amour universel des hommes. »

« Sans Dieu il n'y aurait pas d'idéal, sans Dieu chaque individu va être saisi par le besoin brutal de satisfaire toutes les exigences de ses instincts. »

« Pouvez-vous nier, Dieu ? Allez-vous nier le problème de la création, le problème de la destinée humaine, le mystère de l'âme, l'angoisse de ce qui succède à la mort ? »

Colomer répond en distinguant entre l'esprit métaphysique et la religion. « Votre Dieu, dit-il, rétrécit, puérilement, le champ de la philosophie transcendente. Il donne à l'éternité une figure de Père éternel, il remplace l'angoisse morale par la peur du gendarme. Votre religion limite notre rêve d'infini. »

Pour conclure, Colomer s'étonne qu'un chrétien reconnaisse les frontières. Et il oppose à la lâcheté des prêtres qui servent l'Etat meurtrier, le courage des anarchistes qui refusent de participer à la boucherie mondiale.

Excellente soirée pour la propagande antireligieuse.

La politique du faux administratif à jet continu

Messieurs les ministres, Monsieur le Président du Conseil, quand donnerez-vous aux fonctionnaires un statut qui les mette à l'abri du faux administratif à jet continu ? Le faux de l'illustre colonel Henry était une plaisanterie — pas pour sa victime — à côté du régime que certaines administrations font aux fonctionnaires qui sont pourtant des citoyens français.

Douce France, pays des droits de l'Homme et du Citoyen !

Il faut donner aux fonctionnaires un statut qui les mette à l'abri de l'arbitraire et des faux administratifs à jet continu.

Maurice JABOUILLE,

Instituteur public, déjà déplacé d'office grâce à un faux administratif.

P.S. — Qu'attend la Ligue des Droits de l'Homme pour demander que les fonctionnaires soient à l'abri des faux administratifs à jet continu ?

L'odeur du métro

« Oh ! que ça sent mauvais ! », dit-on souvent, lorsqu'on « s'enfoume » dans les boîtes puantes du métro.

Il paraît qu'on s'en est ému et que l'on va nous parfumer les voitures avec des pulvérisateurs.

D'autre part, on va limiter très sérieusement le nombre des voyageurs à admettre pour chaque rame.

Attendons le résultat pour juger de ces réformes — car, de l'affiche qui les annoncera jusqu'au premier essai, il se passera quelque temps...

Les progrès de la science

Ces temps derniers M. Meunant demeurant à Pau avait installé un poste assez puissant de T.S.F.

Il écoutait hier au soir des concerts de Paris lorsqu'il fut surpris d'entendre soudain un message téléphonique transmis par M. Bell de Palmerstar (Nouvelle-Zélande) sur une longueur d'ondes de 82 mètres.

C'est la première qu'un poste téléphonique ait perçu en Europe.

La Librairie sociale

9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

VENTE DE PARAITRE :

UNE ERREUR JUDICIAIRE

LA « MONSTRUEUSE CONdamnATION »

DE MARIO CASTAGNA

Victime du Fascisme

Edité par les soins du Comité Castagna

et du Comité de Défense Sociale

En vente à la Librairie Sociale. S'adresser à René Devry, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

« L'AGITAZIONE »

Numéro spécial

pour la défense de Bonomini et de Castagna

Au sommaire : « Sulla trama della tragedia », par Virgilia d'Andrea. — « L'ingiustizia condanna di Mario Castagna », par Lux (de Italia). — « Una mostruosa giudicia », par Viola. — « Bonomini dinanzi alla giustizia di classe », par G. B.

Le numéro : 0 fr. 20.

S'adresser au camarade Jean Bucco, rue du Château-des-Rentiers, 116, Paris (13^e).

Amis lecteurs, abonnez-vous !

Récit

LA MISÈRE DES APPRENTIS

— Eh Lavolige, viens par ici... Où q'c'est qu'il est l'môme ?..

— Me v'là m'sieu, me v'là, qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Va m'chercher l'pinseau et enlève-moi tout ça, un cochon n'y retrouverait pas ses p'tits, t'as donc pas balayé c'matin ?

— Mais si m'sieu, mais si !

— Allez dépêche-toi, t'iras m'chercher une baignoire pour aller m'porter ces bordures-là ; en t'en venant, tu prendras six sacs de plâtre.

— C'est lourd m'sieu !

— C'est lourd ! un costeau comme toi ! tu prendras une voiture plus grande, ça roulera mieux.

— Eh rossignol, arriv'ici... va m'chercher du pive chez Dupont, tu diras q'c'est pour moi, s'i n'marche pas, t'iras chez Machy, tu diras q'c'est pour moi.

— Ah la la, c'que t'as la tête dure, c'est pourtant pas difficile, tiens, regarde... eh, puis merde ! quand j'apprendrai qu'c'est chose à l'ra chaud, quelle tête de pioche ! Tiens, garnis les poêles et va avec les doreuses, y a des carlons à bronzer.

— Eh môme, toi qui n'fait rien, va m'chercher d'lor, cinquante carnels d'jaune et vingt-cinq de vert, et attention à ta monnaie.

— Ah, la la, que'st-ce que t'as foutu, on pourrait t'envoyer chercher la mort.

— J'ai attendu m'sieu.

— Il est crevant c'môme-là ! il a toujours qu'c'est chose à dire, j'te vas foutre mon pied dans l'cul, ça n'va pas tramer, allez ! Fous-moi l'camp d'la !

— Eh morpion, viens ici, tiens ça... tonnerre de dieu ! sacré malagauche ! fous-moi l'camp d'la, on n'peut rien t'faire faire.

— Encore toi, veux-tu t'barrier !

— Mais m'sieu ?

— Tes bon à rien, tiens, gratt'moi un peu c't'établ... de quoi ? Une écharde, ah, la la, te v'là mort, prends garde ! T'en verras bien d'autres ! Coule-moi six rubans, allez, démerd'lo ! t'as l'air d'ronfler c'est malheureux tout de même, depuis deux ans q't'es là, savoir encore que couler, ah, la la !

— Mais m'sieu, j'm'ai appris tout seul.

— Naturellement ! on n'peut rien t'expliquer, tu n'comprends rien.

— Mais m'sieu ! j'aurais q'j'essaie souvent, que j'm'exerce, j'dis ça, j'sais pas, j'm'sembie ?

— Tu t'exercerais cent sept ans, ça s'rait toujours l'même flambeau, t'es bon à rien.

— Eh ! La Volige, viens voir par là, tu fumes la knappa ?

— Oh ! non, m'sieu.

— C'est malheureux, tu m'aurais donné du tabac ! Va m'en chercher un paquet, du gris, et tu réclamerais l'marteau à bomber l' verre, que j'ai laissé su' l' comptoir hier, et n' sois pas deux heures, faut q' t'ailes chez l' menuisier.

— C'est à l'heure q'tu viens ?

— Mais, m'sieu, c'est pas d' ma faute, l'marteau n'était pas chez l' bistrot, c'est l'mécano qui l'avait emporté, j'ai été chez lui, mais trop tard, j'm'ai fait l'prier à l'ébéniste, et l'ébéniste aussi l'avait prêt à son frère, mais son frère était pas là, alors j'suis r'trevenu.

— Sacré La-volige, va ! Il aurait fait l'tour du monde ! Tu n'vois pas q' t'foutent de toi, y a pas d'marteau à bomber l' verre.

— Si m'sieu !

— Ah ah, sacré fourneau !

— Il a raison l'môme, c'est une plaisanterie d'imbécile, c'gosse-là ignore tout d'la fabrication du verre, il peut très bien supposer qu'à son origine le verre est malléable, semblable au fer ! ou imaginer toute autre chose ; c'est comme d'envoyer chercher d'l'huile de coude ou d'bras, il peut supposer q'ces noms communs sont des noms propres ! Découde, en un seul mot, c'est pas des plaisanteries à faire ! Tiens môme, pour la peine, va m'chercher du pive chez Roland, tu diras q'c'est pour moi !

— Ah, ya vaye ! qui c'est qui m'a encore fauché mes échauchoirs ? Ça doit être le moujingeu, il vole tout c'môme-là ! Ah non, les v'là, j'm'étais gouré d'tiroir, mais ça n'm'aurait pas étonné, j'avais une boîte d'allumettes toute neuve, l'aut' jour, j'ai jamais r'trouvée, ça doit être l'arpette, certainement !

— Eh La-volige, tiens, prends l'ciseau, découpe-moi ça, et place-moi cette coquille sur cette bordure-là !

— Mais m'sieu, j'sais pas, j'vas faire du gâchis.

— Ah, la la, quelle nouille ! Depuis le temps q'tu nous regardes faire, t'as pas encore appris ? Tu n'iras jamais un apprenteur, t'es bon qu'à gâcher du plâtre, et encore, un maçon n'voudrait pas d'toi comme servant.

— Eh l'asticot, écoute ! J'ai vu l'ouvreur aujourd'hui, il m'a parlé d'toi !

— De moi m'sieu ?

— Oui, il m'a parlé d'toi !

— Quel ouvrier ?

— Eh bin, l'ouvreur, pas la crémère, et il m'a parlé d'tois, de toits, mais pas d'toi, il t'connait pas, un ouvrier est forcé d'parler d'tois, sacré cornichon va !

— Vous allez l'laisser tranquille c'môme-là, oui ! S'il était plus vieux, j'vous répondrais ! Tiens rossignol, viens ici, v'là des lites vides, va les vendre, il doit y en avoir pour trente sous, tu m'apporteras du pive, que tu paieras, n'va pas chez Dupont, ni chez Machy, ni chez Roland ! Hep, hep ! Réflexion faite, tu m'apporteras les trente sous, t'iras chez Samuel, tu diras q'c'est pour moi !

— Bonjour, m'sieu.

— Bonjour, madame.

— Eh, mon fils, ça va ?

— Tout doux, tout doux, on en f'ra qu'c'est chose.

— Ah ! Ah ! je suis bien contente ; il est un peu joueur, faut l'serrer un peu.

— Ça passera, avec le temps, l'principal, c'est qu'il aye un bon métier dans les mains... Tenez, le v'là justement ! Eh ! Marcel, arrive ici, y a ta mère.

— Bonjour manman.

— Bonjour ; j'étais en train d'dire à ton patron qu'y faut qu'tu t'conduises bien.

— Oh ! oui, m'man.

— Bon ! alors, ça va bien ; j'm'en vais, à c'soir.

— Bonjour, m'sieu.

— Au r'voir, madame.

— Eh ! Toto, tu pouvais pas dire à ta dâbe qu'elle paye un lit ?

— Elle est pas riche, m'sieu ; j'ai coté

déjà assez cher comme ça, et d'abord, elle boit pas d'vin.

— Les écoute pas, rossignol : y n'pense qu'à boire ! Ta mère, c'est une pauvre femme qui t'sembie à beaucoup d'autres, elle aurait mieux fait d'te laisser à l'école, ça t'aurait fortifié l'cerveau.

— Dites donc, Saintois, vous allez un peu fort, croyez-vous donc qu'i n'apprendra rien chez moi ?

— Non, vous r'sembiez à tous les p'tits patrons, artisans et faconniers, sans exception, c'môme-là vous économise un homme de peine et sert d'pochinelle aux ouvriers qui, par bêtise, se vengent aussi, parfois, sur lui, de la servitude dans laquelle ils vivent !...

— Oh ! Oh ! Eh ! Eh ! Ah ! diable ! on va rigoler : v'là l'veux qu'est r'monlé.

— Vous êtes encore saoul, ça n'vous change pas, sacrée vieille bête, va ! Vous êtes le premier à l'envoyer chercher du vin... et à crédit, encore !

— J'suis comme les autres, si vous n'êtes pas content, j'm'en fous ! C'que j'dis ne m'exuse pas, j'ai soixante-quinze ans, je bosse depuis l'âge de dix ans ! et dans ma pauvre vie, j'ai fait cinquante métiers, j'connais et puis exerce cinquante métiers, qu'ai-je appris en quelques mois, semaines ou jours ! Cinq ans, trois ans d'apprentissage, en dehors des écoles techniques, c'est une escroquerie, un chantage exercés au détriment des malheureux ! Il n'y a pas d'métier, m'entendez-vous, qu'on ne puisse apprendre en six mois ; mais il faut comprendre : quand j'dis « apprendre » ! D'ailleurs, j'parle pour ne rien dire, vous savez tous, comme moi, que vous n'avez presque rien appris, au cours du temps de votre apprentissage...

— Ta gueule, grand-père : il est six heures, on ferme.

— Merde ! j'dis c'que j'pense.

— Sacré vieux poivrot, va !

— Tonnerre de Dieu, qu'est-ce qui m'a fauché mon foulard ?... Eh, La Volige !...

— Ah ! non, l' v'là, j'm'étais trompé d'patère.

— Salutass !

— Bonsoir !

— Bon appétit !

— A d'main !

— Attention à l'étau ! Marcel, arrange les poêles comm' t'faut. Rang'moi tout ça et gratt'moi un peu les établis ! Viens plus tôt d'main matin, t'auras plus d'temps pour balayer... A r'voir ; si quelq'un vient, j'suis au billard...

K. X.

Secours Rouge International

Nous recevons la lettre suivante que nous publions intégralement, par souci d'impartialité :

Vous avez publié le dernier appel du Secours Rouge sous ce titre surprenant : « Charité intéressée ». Quant au commentaire qui suit, nous ne pouvons que l'imputer à votre ignorance du rôle et de l'organisation du S.R.I.

Désireux de faire la clarté à ce sujet, nous compléons que votre bon foi révolutionnaire nous permettra de nous expliquer publiquement dans le « Libérateur ».

Vous accusez le Secours Rouge d'on ne sait quelle manœuvre ! Pour être secouru, dites-vous il faudrait communiquer à la tanière réservée aux fidèles... C'est de la fantasmagorie inutilement dépensée. Dans la réalité, les sections du S.R.I. s'inspirent scrupuleusement des statuts. Ces statuts énoncent clairement que le S.R.I. est une organisation internationale qui a pour but d'apporter une aide morale, matérielle et juridique aux victimes de la répression capitaliste, sans distinction de tendances. Le Secours Rouge International qui a été constitué par des révolutionnaires russes persécutés cruellement sous le tsarisme, est devenu aujourd'hui une vaste organisation de masses, comptant plusieurs millions d'adhérents et possédant des sections dans presque tous les pays.

S.R.I. est une organisation unitaire de la classe prolétarienne et non un organisme de parti. Le S.R.I. accepte l'adhésion collective de toutes les organisations révolutionnaires, politiques et syndicales, mais ne dépend d'aucun parti.

Aux victimes du capital qui réclament l'aide du Secours Rouge, nous ne posons qu'une condition : être des travailleurs frappés par leur action de classe. Anarchistes, communistes, socialistes, ouvriers sans parti, coloniaux opprimés par l'impérialisme ont tous un droit égal à l'aide du Secours Rouge. A aucun, il n'est imposé de renoncement à ses opinions politiques. Notre solidarité est une solidarité de classe, elle n'est point déterminée par des intérêts de parti.

Cette affirmation, reconnaissez qu'elle n'est point démentie par les faits. Pour la défense de Sacco et Vanzetti, c'est la section française du S.R.I. qui a organisé le premier meeting de protestation à Paris. De plus, ce geste du Présidium, envoyant 1.000 dollars en Amérique et mettant son Conseil judiciaire au service des deux condamnés vaut plus à lui seul que cent exposés de principes.

Quand les révolutionnaires espagnols, dans l'ensemble presque tous anarchistes, ont été pris à la frontière entre les feux de la police française et de la police espagnole, nous avons largement organisé l'œuvre de secours matériel autant à Paris qu'à Bordeaux, Toulouse, Perpignan, et la défense politique dans plusieurs meetings.

Tout récemment, le dernier meeting du S. R. I. à la Grange-aux-Belles n'a-t-il pas trouvé réunis dans le même élan de solidarité, dans la même protestation, contre la menace de mort qui frappait les trois anarchistes espagnols, une foule nombreuse d'ouvriers anarchistes, communistes et sans parti ?

Allez en Italie, en Allemagne, dans les autres sections du S. R. I., vous verrez, de même, le Secours Rouge apporter son aide sans condition aux anarchistes emprisonnés.

Nous vous demandons, par conséquent, que, sur le terrain de la solidarité aux victimes de la répression capitaliste, les luttes de tendances cèdent devant la nécessité de coordonner tous les efforts ouvriers pour la défense des persécutés.

En présence de la répression qui, en France, prélude à de graves offensives contre le prolétariat par l'attaque contre les révolutionnaires étrangers que le gouvernement expulse et traque, en présence du scandale du droit d'asile violent cyniquement par les défenseurs des Droits de l'Homme et du Citoyen, nous nous adressons encore une fois au « Libérateur » pour demander le concours des anarchistes à l'œuvre du Secours Rouge.

Il est impossible que les anarchistes re-

fusent d'entendre l'appel de douleur et d'angoisse qui s'élève de milliers et de milliers de prisons, qu'ils refusent d'unir leurs efforts aux nôtres pour la défense de centaines de milliers de prolétaires poursuivis par la réaction, chassés de frontière en frontière et ne trouvant dans aucun pays capitaliste protection et sécurité. Réalisons le front unique du prolétariat pour la défense des victimes du capital.

Le Secrétaire du S. R. I. de France : Ariei.

N. D. L. R. — Nous serions les premiers à être heureux de constater l'impartialité du Secours Rouge, estimant que l'aide à apporter à ceux qui tombent dans la lutte est une question d'humanité et non de parti ni de tendances.

Pourquoi le S. R. I. n'a-t-il pas contesté la note que nous avons publiée, concernant l'organisation de meetings, dans laquelle il recommandait expressément aux secrétaires d'U. D. U., de fédérations communistes, etc., d'évincer complètement les « anars démocrates » ?

Cette note, vous ne la contesterez pas : nous l'avons entre les mains. Etait-elle imbue d'un esprit de solidarité planant au-dessus des partis ?

Nos échos

Du pain pour des tapis !

Pendant que des gosses crèvent la faim, que des mères de famille consomment le pain avec une parcimonie forcée, Seligman, grand antiquaire pour gens de la haute, demeure 57, rue Saint-Dominique, dans l'ancien hôtel du prince de Sagan, en fait une consommation abusive et scandaleuse. Il fait nettoyer ses tapis avec de la mie de pain. Pour un seul tapis, il lui en faut de 4 à 5 kilos.

Si ce gaspilleur de luxe connaissait la valeur du travail, si du soir au matin, pour un salaire bien maigre, il était obligé d'aller trimmer

A travers le Monde

ALLEMAGNE

LA CRISE MINISTERIELLE

Les déclarations du chancelier Marx sont interprétées par la presse de droite comme une acceptation du Bloc de droite et, par la presse de gauche, comme un refus de ce bloc. C'est l'éternelle palinodie de la politique électorale, où chacun veut essayer de prendre la baguette du chef d'orchestre et de faire jouer sa romance aux musiciens.

La « Germania » dit que le dessein de M. Marx est la continuation de la politique intérieure faite jusqu'ici.

La « Gazette de Voss » croit que le président Ebert chargera M. Stresemann de former le cabinet.

La « Zeit » déclare qu'il n'acceptera pas. La « National Post » demande l'assainissement national.

En somme, peu de clarté dans la politique allemande et une difficulté très grande de former un gouvernement homogène.

ANGLETERRE

UNE NOUVELLE CONFERENCE POUR LE DESARMEMENT ?

Le Foreign Office n'a encore reçu aucune confirmation officielle de l'information de Washington d'après laquelle le président Coolidge aurait l'intention de convoquer au cours de l'été prochain une nouvelle conférence pour le désarmement.

L'ambassadeur britannique à Washington n'a encore fait parvenir aucun rapport sur ce sujet à son gouvernement.

Toutefois, dans les milieux officiels anglais, on est assez disposé à croire à l'authenticité de l'information en question, et l'on rappelle qu'au cours de la campagne qui précéda les élections à la présidence, M. Coolidge déclara maintes fois que s'il était élu il saisirait la première occasion pour s'enquérir du point de vue des alliés vis-à-vis d'une nouvelle conférence pour le désarmement. On confère, mais en réalité on ne désarme pas.

DISCOURS DE M. CHAMBERLAIN

M. Baldwin qui est actuellement aux Chequers rentrera à Downing Street lundi matin, pour s'entretenir avec M. Austen Chamberlain du résultat des conversations que ce dernier a eues avec MM. Herriot et Mussolini. Trois traits sous des bonnets politiques différents, mais qui réunissent incontestablement la défense du capital.

COLLISION ENTRE DEUX VAPEURS ANGLAIS ET ITALIEN

Londres, 13 décembre. — D'après un radiogramme Lloyd's reçu à 3 heures du matin, le vapeur anglais « Lorenzo », de 6.000 tonnes, et le vapeur italien « Laura » sont entrés en collision dans la Manche, au large du bateau-feu de West-Hiber. Le « Laura » a coulé ; le « Lorenzo » regagné Dunkerque d'où il était parti à destination de Yokohama.

On ignore s'il y a des victimes.

AUTRICHE

LE SHILLING REMPLACERAIT LA COUROSNE EN AUTRICHE

D'après le correspondant de la « Morning Post » à Vienne, dans le projet de loi présenté hier au Conseil National, le shilling remplacerait la couronne comme unité monétaire. La proportion d'argent fin qui entrera dans la nouvelle monnaie sera de 640 millièmes au lieu de 800 millièmes antérieurement. Le projet prévoit la frappe de pièces d'or de 100 et 25 shillings respectivement.

Ces fluctuations et ces essais de remplacement des unités monétaires, dans les pays à change bas, sont à observer comme indice de cette fièvre de l'argent dont le thermomètre monte ou descend selon les sautes de vent de la politique et de l'économie capitalistes.

ÉTATS-UNIS

L'APPARTEMENT DU DOCTEUR CARREL DEVALISE

Le docteur Alexis Carrel, chirurgien français très connu dans les deux hémisphères, et qui a fixé sa résidence en Amérique, avait pris ces jours-ci le paquebot pour se

rendre à Paris où il n'est pas encore arrivé. Mettant à profit cette absence, un jeune électricien-radiographe, Tierney, 24 ans, et un étudiant des beaux-arts, Frank Durand, accompagnés de deux aimables jeunes filles au-dessous de 20 ans, se mirent en devoir de dévaliser l'appartement du chirurgien. La police intervint, et les quatre jeunes gens furent arrêtés.

Tierney a avoué qu'il avait déjà commis une demi-douzaine de vols importants dans des maisons riches de la ville.

CHILI

DEMISSION DU CABINET CHILIEN

On annonce que le cabinet chilien a démissionné à la suite d'un vote de blâme de la junte militaire.

ITALIE

DECLARATIONS DE M. NINTCHITCH

M. Nintchitch, ministre des Affaires étrangères de Serbie-Croatie, vient congratuler le pouvoir romain et constater une identité de vues sur les principaux problèmes intéressant les deux gouvernements.

CONTRE LE FASCISME

Au cours d'une réunion tenue à Montecitorio, et à laquelle participaient une vingtaine de députés de ces groupes, l'engagement a été pris de demander, lors des réunions des bureaux, l'abrogation des décrets en vigueur actuellement contre la presse, ainsi que la modification radicale du projet présenté par le Gouvernement.

M. Mussolini a aujourd'hui avec le comité de la majorité parlementaire une conférence au sujet de cette affaire.

La presse d'opposition estime que le renvoi de la discussion à la Chambre du projet de loi relatif à la presse constitue une défaite pour le gouvernement.

JAPON

UN VAISSEAU-ECOLE JAPONAIS SE JETTE SUR DES RECIFs

130 hommes en péril

L'ancien navire de guerre « Kanto », qui avait été transformé en vaisseau-école, s'est échoué sur des récifs au large de la côte occidentale de l'île Kiu-Siou, par un brouillard épais.

Sur les 160 hommes qui se trouvaient à bord, 30 ont jusqu'ici pu être sauvés.

Deux croiseurs sont partis sur les lieux, mais n'ont pu s'approcher de l'épave, la mer étant démontée.

Le « Kanto », battu par les lames, est dans une situation critique, et l'on éprouve les craintes les plus vives sur le sort des 130 hommes restés à bord.

Le « Kanto » est l'ancien navire de guerre russe « Mandchourie ».

LETONIE

ARRESTATION D'UN ANCIEN PRESIDENT DU CONSEIL

M. André Needra, ex-premier ministre de Lettonie, a été arrêté.

M. Needra, qui faisait partie du cabinet lors de l'occupation de la Lettonie par les troupes allemandes, et qui fut à nouveau ministre en 1919, fut accusé par la suite de haute trahison et condamné à trois ans de prison dans une forteresse.

Il fut remis en liberté par suite du mauvais état de sa santé. Sa nouvelle arrestation suit de très près une grande réunion de protestation contre sa mise en liberté, et le vote d'une résolution par le Parlement letton.

EGYPTE

UNE MANIFESTATION CONTRE ZIWAR PACHA

Le journal « Al Ahram » annonce que Ziwar Pacha, se rendant au Caire à Alexandrie, a été l'objet de manifestations hostiles de la part d'étudiants égyptiens qui avaient pris place dans deux wagons accrochés immédiatement derrière la voiture réservée dans laquelle se trouvait le premier ministre.

A l'arrivée du train, les étudiants conspuèrent Ziwar Pacha et crièrent : « Pas d'autre premier ministre que Zaghloul Pacha ». A l'exception des personnages officiels, la foule qui attendait à la gare se joignit à la manifestation des étudiants.

Chez les faiseurs de lois

LE BUDGET DE LA MORT LA QUESTION DE « BIRIBI »

La Chambre a poursuivi, ce matin, sous la présidence de Bouysou, la discussion du Budget de la Mort.

On a d'abord voté, comme conclusion du débat d'hier après-midi, une réduction de 200.000 francs demandée par Charles Baron au crédit de la justice militaire.

Hélas ! ce n'est là qu'un poil de la bête, et malheureusement pas la bête toute entière.

Nollet confirme la suppression du Conseil de guerre de Strasbourg.

Un débat s'engage ensuite au sujet des ateliers de travaux publics et de l'abus que constitue l'envoi à ces établissements de condamnés à la prison. Il est vraiment grand temps qu'on s'en aperçoive.

Rollin, Ch. François et d'autres demandent qu'on y mette fin.

Nous allons citer une partie de ce débat qui dénote que, grâce à la tenacité des justes campagnes entreprises contre Biribi, un pas en avant a été fait :

« M. Rollin. — Je n'ai pas l'intention de développer par une voie détournée l'interpellation que j'ai adressée à M. le ministre de la guerre et qui ne pourra venir utilement qu'au moment où il aura pris connaissance du rapport de la commission chargée d'enquêter sur les établissements pénitentiaires de l'Afrique du Nord.

Je voudrais seulement appeler votre attention sur un fait précis. Vous savez que le code de justice militaire prévoit des peines de travaux publics et des peines de prison. Ainsi, à l'article 24, tout militaire qui viole ou force une consigne est passible d'une peine de deux à dix ans de travaux publics, si le délit est commis sur un territoire en état de guerre ou de siège, la peine étant ramenée de deux à trois ans dans tous les autres cas.

Les hommes punis de travaux publics sont envoyés dans les ateliers de l'Afrique du Nord, et il est certain qu'aucune répression n'est aussi dure que celle-là.

On peut s'étonner que des hommes aient déjà à subir une répression aussi sévère, mais ce qui est abominable, c'est que ces hommes punis de prison soient astreints à ce même régime ; cependant, tout soldat condamné à plus d'un an de prison peut être envoyé dans ces pénitenciers.

Si ceci se passait dans la justice civile, ce serait une folie générale. Et depuis des années, cet abus se pratique, et jusqu'ici on n'a jamais cherché à y apporter un remède.

J'ai été très surpris de constater que cet abus, datant d'un décret loi de 1856, était toléré encore aujourd'hui par l'administration militaire.

J'ai signalé la situation à M. le ministre de la guerre, verbalement et par lettre. Il m'a répondu que le fait ne lui avait pas échappé, que la séparation des diverses catégories de condamnés était assurée au casernement mais pas toujours sur les chantiers et que la commission d'enquête qui opère en ce moment sur place étudierait cette question.

Or, je préciserais que la démarcation dans les casernements n'est pas réelle, mais purement fictive.

Ouvrez un répertoire de droit, même ancien, par exemple l'édition de 1900 de Fessler-Herman, vous y verrez qu'en Algérie, le régime et l'administration des pénitenciers et des ateliers des travaux publics sont identiques.

Comment admettre dans ces conditions, qu'un jeune soldat condamné à la prison pour un fait bénin, tel qu'un vol d'effets militaires, soit envoyé dans l'enfer décrit par M. Morinaud, et d'où l'on risque de ne jamais revenir ? (Très bien ! très bien !)

M. Charles Baron. — Ce sont des choses qui déshonorent un régime.

M. Saget. — Ces faits durent depuis longtemps. Pourquoi avoir attendu jusqu'ici pour les signaler ? Pourquoi n'avoir pas soulevé la question sous le précédent Gouvernement ?

Ces interventions des députés bourgeois dans la question de Biribi prouvent que le bagne militaire a fait son temps, que l'œuvre d'abâtissement, de torture et de meurtre va enfin disparaître !

Après avoir traité divers sujets tendant à l'adoption de quelques chapitres du budget de la Mort, la Chambre s'ajourne à l'après-midi.

L'après-midi, les députés continuent sur le même sujet, mais signalons quelques paroles de Masson qui concernent le conflit de Douarnenez et que nous donnons, comme on dit, sous bénéfice d'inventaire, mais qui nous paraissent exactes quant aux chiffres des salaires.

« M. Masson. — Il s'agit des mesures pri-

ses en ce qui concerne le conflit de Douarnenez. Depuis la dernière intervention de M. Cachin, le conflit, loin de s'apaiser, s'aggrave : telle est la raison de mon intervention. Les incidents ont été grossis et dramatisés, mais il y a eu du sang versé, et j'affirme ici que le maire a toujours prêché le calme.

« Ce conflit est un conflit de la misère : les ouvriers gagnent 1 fr. 30 et les ouvrières 0 fr. 80 par heure, et la vie est cependant très chère à Douarnenez. Que réclament ces ouvriers ? 1 fr. 75 de l'heure et les ouvrières 1 fr. 25. Les patrons refusent et offrent une indemnité dérisoire de 0 fr. 10. On invoque, il est vrai, le contrat. Or, de contrat, il n'en existe qu'avec un seul patron ; encore ce patron-là n'a-t-il pas renouvelé son contrat.

« Les patrons étaient, d'ailleurs, fortement ébranlés, et sans doute auraient-ils cédé s'ils n'avaient eu à leur tête un homme très riche, ayant des usines sur toute la côte, un vrai patron de droit divin. Cependant l'agitation grandit, à Penmarc'h, à Guilvinec, à Concarneau.

« Il faut aviser. Le gouvernement a renoncé à interdire l'exportation des conserves, dans l'intérêt des fabricants, mais aussi dans l'intérêt des pêcheurs, qu'il n'oublie pas, et il comprend sans doute ce que je veux dire. Agissez, intervenez et faites, je vous en prie, que cette affaire soit résolue au plus vite. » (Applaudissements à l'extrême gauche et à gauche.)

Le reste de la séance consiste en palabres sur le matériel et les établissements du génie.

L'ANTIPARLEMENTAIRE

Le mouvement gréviste de Douarnenez

(Suite)

Une lettre des patrons au préfet

Brest, 13 décembre. — Le Syndicat des Fabricants de conserves de Douarnenez vient d'adresser au préfet du Finistère la lettre suivante :

« Nous vous accusons réception de votre lettre du 11 décembre dans laquelle vous nous proposez votre arbitrage, mais nous avons le grand regret d'être obligés de le refuser.

« Dans cette grève communiste et révolutionnaire, qui, comme une gangrène, menace de s'étendre à tout le pays, vous vous trompez entièrement en pensant qu'on puisse l'arrêter par des concessions. Vous avez d'ailleurs la tâche difficile et suffisante de faire respecter, avec l'arme dans la rue, la liberté du travail.

« Nous n'ignorons pas, monsieur le préfet, les difficultés continuelles de l'existence et lorsque tout sera rentré dans l'ordre, que le travail sera repris, nos ouvriers auront toute la sollicitude que nous devons à des collaborateurs dévoués ; nous augmenterons les salaires proportionnellement à la hausse de la vie et nous nous efforcerons d'étendre à toutes les usines le système des allocations familiales supplémentaires. Nous vous en donnons l'assurance formelle.

« Veuillez agréer, etc. »

Ainsi donc, les patrons se réfugient derrière des prétextes politiques, refusent brutalement toute satisfaction aux grévistes.

Des promesses, pour plus tard. Les ouvriers auraient bien tort d'y croire.

En peu de lignes...

Deux filles mal reçues

Dans un débit de la rue Charlot, deux ivrognes en gaité faisaient quelque peu de chahut. Le patron crut devoir appeler la police qui les expulsa.

Mais une fois dehors, ceux-ci sortant leurs revolvers, firent feu et blessèrent deux agents. Les autres se mirent à leur poursuite. L'un des ivrognes fut arrêté, l'autre a pu prendre la fuite.

Les épouses irascibles

Mme Eugénie Monneret, demeurant 52, avenue de Villeneuve-Saint-Georges, à Choisy-le-Roi, est venue se constituer prisonnière, déclarant avoir tiré deux coups de revolver sur son mari.

Ouvrier italien égorgé et dévalisé

Privas, 13 décembre. — On a découvert ce matin, 36, rue Nationale, au Teil, près d'un pont servant aux déchargements, le cadavre de l'ouvrier italien Antonio, âgé de 40 ans, portant une affreuse blessure à la gorge, provenant de coups de couteau.

On suppose que le malheureux avait fait de nombreuses libations vendredi dernier.

jour de sa paye, fut attaqué par des individus et dépouillé de son argent.

Condamné au bagne perpétuel pour assassinat de son ami

Metz, 13 décembre. — Le jury de la Meuse a condamné aux travaux forcés à perpétuité le Polonais Berdzinski qui, en septembre 1922, tua son ami, Edmond Négler, pendant son sommeil.

Tuée par une automobile

Sarreguemines, 13 décembre. — Mme veuve Brescher, de Herbitzheim, a été tuée par une automobile, sur la route de Sarrebourg à Kalhouse.

Condamné à mort à vingt ans

Le Mans, 13 décembre. — Kléber Durand, ouvrier mineur, âgé de 20 ans, auteur de l'assassinat de Mme veuve Chevalier, rentière au hameau de Chantemesle, à Solesmes, et de plusieurs cambriolages à main armée, a été condamné à mort par la Cour d'assises de la Sarthe.

L'hiver... tueur de pauvres gens

Hier matin, rue de la Jussienne, M. Joseph Pawlosky, 31 ans, ouvrier agricole, sans domicile, s'affaissa sur la chaussée frappé de congestion. Son état est désespéré.

Mais l'hiver ne tuerait pas tant si la société était mieux faite.

Cambriolage à Boulogne

Des cambrioleurs ont fracturé un coffre-fort et emporté 13.000 francs dans la blanchisserie Métropole, 56, rue de Billancourt, à Boulogne-sur-Seine.

A cause des préjugés moraux

Deux malheureux qui s'aimaient et qui, mariés chacun de leur côté, n'osaient rompre leurs liens, se sont donné la mort ensemble dans un hôtel, 3, rue Saint-Bon.

Elle se nommait Mme Caennarota, 38 ans, et lui Godefroy Collela, 34 ans, tous deux Italiens.

Pour le plaisir des concierges

Il y a quelque temps, la grande presse trouvait curieux d'annoncer que M. Ch. Enguerand de Mangny, authentique noble, dont la situation de famille se trouvait précaire, était arrêté pour escroquerie.

Or, il vient de bénéficier d'une mise en liberté et se trouve, d'ailleurs, couvert par l'amnistie.

Seulement, l'insistance des grands journaux a contribué à lui faire perdre sa place et l'aura plongé un peu plus dans la misère.

Les martyrs de la vitesse

A l'angle des rues du Pont-Neuf et Berger, le cycliste Armand Drouet, 7, rue du Rhin, est grièvement blessé par un autobus.

— Mme Ernestine Briffault, demeurant à Vivoin (Sarthe), tombe d'un tram en marche, rue d'Alésia, et se blesse mortellement.

La hantise de la mort

Réprouvant par sa mère, Mlle Coorgette Butler, 21 ans, 64, rue Anselme, à Saint-Ouen, est allée se jeter à la Seine, quai du Moulin-de-Cage.

Elle fut heureusement repêchée, saine et sauve, par M. Raymond Marier, marinier à bord de la péniche Jeanne.

Récoltes brûlées

Versailles, 13 décembre. — La nuit dernière, un incendie dont les causes sont encore ignorées s'est déclaré dans un hangar appartenant à M. Olivier, cultivateur à Moreil-sur-Maladre. Ce hangar qui renfermait une grande quantité d'avoine, d'orge et de paille de blé, a été complètement détruit.

Les dégâts s'élèvent à environ 200.000 francs.

LEURS DI IDENDES

— Un ouvrier maçon, Alexandre Labussière, 29, rue Eugène-Jusmin, est tombé d'un échafaudage de dix mètres, 77, avenue Jean-Jaurès. Mort instantanée.

— Un aide-maçon, Joseph Ransquin, 40 ans, 115, rue Saint-Maur, qui travaillait dans un chantier, 113, même rue, perdit l'équilibre et tomba du premier étage dans la cage d'un treuil. Son état est grave.

— Travaillant à la réparation d'une voie, M. Depeyroux, 19 ans, est écrasé et tué par un train.

— Au passage à niveau de Pont-à-Mousson, M. Fernand Minonin, conduisant un camion, est tué par un train.

— Jules Erson, 59 ans, est enseveli sous un éboulement dans une sablière à la Ferrière-au-Doyen, près de Viré. On n'a retiré qu'un cadavre.

chacun voulait en juger par soi-même. En apprenant de Cointet, pendant le chemin, la grande nouvelle de la faveur que Zéphirine avait obtenue de la préfète pour pouvoir lui présenter le futur de la chère Françoise, Petit-Claud se flatta de tirer parti de la fausse position où le retour de Lucien mettait Louise de Nègrepeltisse.

M. et madame de Senonches avaient pris des engagements si lourds en achetant leur maison, qu'en gens de province ils ne s'avisaient pas d'y faire le moindre changement. Aussi, le premier mot de Zéphirine à Louise fut-il, en allant à sa rencontre quand on l'annonça :

— Ma chère Louise, voyez... vous êtes encore ici chez vous !... en lui montrant le petit lustre à pendeloques, les boiseries et le mobilier qui jadis avaient fasciné Lucien.

C'est, ma chère, ce que je veux le moins me rappeler, dit gracieusement madame la préfète en jetant un regard autour d'elle pour examiner l'assemblée.

Chacun s'avoua que Louise de Nègrepeltisse ne se ressemblait pas à elle-même. Le monde parisien où elle était restée pendant dix-huit mois, les premiers bonheurs de son mariage qui transformait aussi bien la femme que Paris avait transformé la provinciale, l'espèce de dignité que donne le pouvoir, tout faisait de la comtesse du Châtelet une femme qui ressemblait à madame de Bargeton comme une fille de vingt ans ressemble à sa mère.

Elle portait un charmant bonnet de dentelles et de fleurs négligemment attaché par une épinglette à tête de diamant. Ses cheveux à l'anglaise lui accompagnaient bien la figure et la rajeunissaient en en cachant les contours.

(A suivre.)

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

TROISIEME PARTIE

Les souffrances de l'inventeur

A onze heures du soir, Lucien, sa sœur, sa mère et le père Séchard, Marion et Kolb furent réveillés par la musique de la ville, à laquelle s'était réunie celle de la garnison, et trouvèrent la place du Mûrier pleine de monde. Une sérénade fut donnée à Lucien Chardon de Rubempré par les jeunes gens d'Angoulême. Lucien se mit à la fenêtre de sa sœur et dit, au milieu du plus profond silence, après le dernier morceau :

— Je remercie mes compatriotes de l'honneur qu'ils me font, je tâcherai de m'en rendre digne ; ils me pardonneront de ne pas en dire davantage ; mon émotion est si vive, que je ne saurais continuer.

— Vive l'auteur de l'Archer de Charles IX !... — Vive l'auteur des Marguerites !

— Vive Lucien de Rubempré !

Après ces trois salves, criées par quelques voix, trois couronnes et des bouquets furent adroitement jetés par la fenêtre dans l'appartement. Dix minutes après, la place du Mûrier était vide, le silence y régnait.

— J'aimerais mieux dix mille francs, dit le vieux Séchard, qui tourna, retourna les couronnes et les bouquets d'un air profondément narquois. Mais vous leur avez don-

né des marguerites, ils vous rendent des bouquets ; vous faites dans les fleurs.

— Voilà l'estime que vous faites des honneurs que me décernent mes concitoyens ! s'écria Lucien, dont la physionomie offrit une expression entièrement dénuée de mélancolie et qui véritablement rayonna de satisfaction. Si vous connaissiez les hommes, père Séchard, vous verriez qu'il ne se rencontre pas deux moments semblables dans la vie. Il n'y a qu'un enthousiasme véritable à qui l'on puisse devoir de semblables triomphes !... Ceci, ma chère mère et ma bonne sœur, efface bien des chagrins.

Lucien embrassa sa sœur et sa mère comme on s'embrasse dans ces moments où la joie déborde à flots si larges, qu'il faut la jeter dans le cœur d'un ami. « Faut d'un ami, disait un jour Bixiou, un auteur ivre de son succès embrasse son portier. »

— Eh bien, ma chère enfant, dit-il à Eve, pourquoi pleures-tu ? Ah ! c'est de joie !... — Hélas ! dit Eve à sa mère avant de se recoucher et quand elle furent seules, dans un poète il y a, je crois, une jolie femme de la pire espèce...

— Tu as raison, répondit la mère en hochant la tête. Lucien a déjà tout oublié, non seulement de ses malheurs, mais des nôtres.

La mère et la fille se séparèrent sans oser se dire toutes leurs pensées.

Dans les pays dévorés par le sentiment d'insubordination sociale caché sous le mot égalité, tout triomphe est un de ces miracles qui ne vont pas, comme certains miracles d'ailleurs, sans la coopération d'adroits machinistes. Sur dix ovations obtenues par dix hommes vivants et décernées au sein de la patrie, il y en a neuf dont les causes sont étrangères au glorieux couronné. Le triomphe de Voltaire sur les planches du Théâtre-Français n'était-il pas celui de la philosophie de son siècle ? En France, on ne peut triompher que quand tout le monde se couronne sur la tête du triomphateur.

Aussi les deux femmes avaient-elles raison dans leurs pressentiments. Le succès du grand homme de province était trop antipathique aux mœurs immobiles d'Angoulême, pour ne pas avoir été mis en scène par des intérêts ou par un machiniste passionné, collaborateurs également perfides. Eve, comme la plupart des femmes d'ailleurs, se défiait par sentiment et sans pouvoir se justifier à elle-même sa défiance. Elle se dit en s'endormant :

— Qui donc aime assez ici mon frère pour avoir excité le pays ?... Les Marguerites ne sont d'ailleurs pas encore publiées, comment peut-on le féliciter d'un succès à venir ?...

Ce triomphe était, en effet, l'œuvre de Petit-Claud. Le jour où le curé de Marsac lui annonça le retour de Lucien, l'avoué dînait pour la première fois chez madame de Senonches, qui devait recevoir officiellement la demande de la main de sa pupille. Ce fut un de ces dîners de famille dont la solennité se trahit plus par les toilettes que

par le nombre des convives. Quoiqu'en famille, on se soit en représentation, et les intentions percent dans toutes les contenance. Françoise était mise comme un étalage. Madame de Senonches avait arboré les pavillons de ses toilettes les plus recherchées. M. du Hautoy était en habit noir. M. de Senonches, à qui sa femme avait écrit l'arrivée de madame du Châtelet, qui devait se montrer pour la première fois chez elle, et la présentation officielle d'un prétendu pour Françoise, était revenu de chez M. de Pimentel, Cointet, vêtu de son plus bel habit marron à coupe ecclésiastique, offrit aux regards un diamant de six mille francs sur son jabot, la vengeance du riche commerçant sur l'aristocratie pauvre. Petit-Claud, épillé, peigné, savonné, n'avait pu se défendre de son petit air sec. Il était impossible de ne pas comparer cet avoué maigrelet, serré dans ses habits, à une vipère gelée ; mais l'espoir augmentait si bien la vivacité de ses yeux de pie, il mit tant de glace sur sa figure, il se gourma si bien, qu'il arriva juste à la dignité d'un petit procureur du roi ambitieux. Madame de Senonches avait prié ses intimes de ne pas dire un mot sur la première entrevue de sa pupille avec un prétendu, ni de l'apparition de la préfète, en sorte qu'elle s'attendait à voir ses salons pleins. En effet, M. le préfet et sa femme avaient fait leurs visites officielles par cartes, en réservant l'honneur des visites personnelles comme un moyen d'action. Aussi l'aristocratie d'Angoulême était-elle travaillée d'une si énorme curiosité, que plusieurs personnes du camp de Chandon se proposèrent de venir à l'hôtel de Bargeton, car on s'obstinait à ne pas appeler cette maison l'hôtel de Senonches. Les preuves du crédit de la comtesse du Châtelet avaient réveillé bien des ambitions ; et, d'ailleurs, on la disait tellement changée à son avantage, que

L'Action et la Pensée des Travailleurs

SANS FIEL

Erreur de tactique

Pour qui s'efforce d'écarter, de séparer la paille du foin, l'homme probe s'évertue d'être toujours à côté du faible contre le fort, du vrai contre le faux, de la justice plutôt que de la force ou du vicieux social, se défilant de toutes étiquettes même flatteuse et attrappe-nigaud, même si elle prend un surhomme légendaire tel celui-ci : Pluton est mon ami, mais la vérité encore plus !

Je me range absolument à l'avis de Balzac en ceci : En fait d'argent, tout s'arrange ; mais les sentiments sont impitoyables. Et l'ajoute : la conscience du vrai chercheur de raretés utiles est incompréhensible, elle constitue l'impondérable immuable, qui le cherche le trouve tôt ou tard. Tout en étant sévère pour lui d'abord, il reste juste vrai utile et fécond, se résumant dans ce beau titre que l'espagnol déifie : *Homme ! n'est pas homme ou humain qui veut. Oui, il y a ici une question d'ordre et de cran éternelle. Ce qui fait que le chien n'a rien du chat, le penseur du bêteleur de quart.*

Depuis que Moscou dicte des lois à l'humanité, inspire des réglemens et des articles à ses créatures mondiales, une brise de folie communicative souffle de par le monde, tout comme le raconte dans un beau livre Perdiguer l'*Avignonais*, l'as du trait de l'époque du compagnonnage que Georges Sand a fréquenté, que Proudhon a médité et encouragé : les « dévotants », les « renards », et autres types qui formaient le cadre de cette période me reviennent à chaque moment à l'esprit, me remettent la légende ou l'anecdote qui eût lieu à Nantes, tout me semble encore, tous les mêmes orateurs, le même cadre moderne depuis que le communisme autoritaire de Lénine — n'oublions pas que Marx en a fait son idole — perce les nues morales, le vrai esprit de fraternité, d'humanité se voit... On n'entend parler que de coups de force abrupts, illogiques, absurdes, menés par une main invisible que les Jésuites seuls jusqu'ici avaient monopolisée.

Au nom de la cellule sociale, ce qui était net hier devient flou aujourd'hui, s'estompé, se couvre d'une algue marine qui pousse comme le chiendent, l'œuvre et la pensée d'hommes comme Daves et Pelloulier, John Most en Amérique a plus vieilli en cinq ans que l'œuvre du rédempteur Jésus en 1924 ans.

Mais s'il est aisé de suivre sa trace quotidienne on peut dire que le cimetière de ses morts à lui va à un pas de géant. A ma connaissance deux ponts légendaires amusèrent mes loisirs d'enfant. Celui d'*Avignon* où « tout le monde passe », paroles qui ont réjoui les milliards de petits Français depuis que ces paroles enfantines ont été cause de la formation de rondes chastes et candides au grand jour, à la grande joie des grands et des passants.

Mais celui qui pour moi dépassait tout était celui de Lyon, de la *Guillotière*, qu'un moine inventif avait trouvé moyen d'édifier sans bourse délier, en dehors de la croûte que les moines apportaient sur le chantier toute prête, le salaire d'appoint consistait en « indulgences » au plus actif, ce qui entraînait l'achat d'une place promise à côté de l'Eternel... « Bondieu » de là, a dû venir le juron espagnol : *Me cagno sobre Dios ! Ça valait la gabelle...*

Mais le troisième pont est le pont communiste jeté à Lyon au Congrès confédéral de 1918, sous ce pont communiste, dans le mouvement social, toutes les causes qui y passent depuis ne sont pas propres du tout, elles nous livrent chaque jour une véritable championnière de syndicats divers, avant on s'efforçait de les convaincre que l'Union fait la force, que la carte librement acceptée était l'idéal de la grande famille ouvrière : on parlait d'affinité, de groupement par sympathie.

Mais du jour où une organisation parla de l'imposer à tout, à tout le monde, le ver entra dans le fruit, qu'on le veuille ou non. Voyez aujourd'hui. Le patronat parisien et de Navarre n'a pas besoin de salarier les cadres de la jeunesse, car ces travailleurs fatigués qui, à l'exemple des briseurs de grève par ordre, recrutèrent les pauvres froissés, mécontents, et tous les pauvres inconscients qui formaient alors les troupes de la jeunesse savamment chauffées et entraînées à nier tout esprit de lutte de classe à chaque tentative de revendication par la voie directe.

Un métier, les peintes en bâtiment par exemple, qui ne brillaient pas tout particulièrement par leur zèle syndical avant guerre, sont, depuis que la Fédération du Bâtiment est en activité communiste, divisés en trois portions ennemies adversaires résolus de l'unité obligatoire par autrui, mais pas venant de soi. Et combien de métiers sont aujourd'hui divisés ainsi, le but d'hier, qui était une vaste concentration préparatoire de la grande grève générale, du *Grand Soir*, devient une chienne ou tous les roquets se mordent et se dévorent tout ce que la main qui tient le sac communiste les secoue sur ordre et par ordre de qui ?

On sont les ouvriers de la première heure à Lyon, ô chers « infatigables » Totti, Verdier, Monatte, Rosmer, etc., etc.? Chaque mois, chaque jour, quelque noyade fameuse des ouvriers de la première heure, après avoir posé la première culée du pont, nous ne comptons plus les excommunications, les noyades, les disqualifications quotidiennes des fossyeurs d'hier, fossyoyés, enterrés, ensevelis aujourd'hui, Rabelais avait raison de dire « qui se cuide d'engiegnier son partenaire aujourd'hui s'engieigne lui-même », qui creuse un trou pour son ami d'aujourd'hui y tombe lui-même demain.

Ca a commencé d'abord par la triple noyade mystérieuse de Lepetit, Vergat et Lefèvre, et aujourd'hui ça tourne contre les Monatte, Rosmer et Trotsky... Inclinez-vous, fiers Sicambres, brûlez ce que vous adorez, adorez ce que vous avez brûlé !

O Monatte, j'ai ton « mea culpa » ! Mais peut-on obtenir un autre résultat quand un homme, un leader qui n'a jamais été un « infatigable », qui n'a que si peu de l'infatigable qu'une musique militaire fait

pleurer à Strasbourg et ailleurs (sans doute) comme les peaux d'âne ont de l'effet sur les ventres bien remplis bien rebondis. O chère musique instrumentale menée par un satrape qui sait quand il faut faire pleurer, faire rire sur commande.

Causant tout dernièrement avec Quillent, un bon militant d'hier qui reconnaît volontiers que la rue Lafayette ex-C. G. T. de la Grange-aux-Belles ne bourdonne plus comme jadis, ne risque pas d'essaimer ailleurs... en sincère qu'il est, me lança une de mes plus anciennes boutades : *qu'une chose est causer devant dix, vingt, trente amis à qui on a quelque chose à dire, à faire comprendre, à communiquer ou à soutenir même contre eux tous poliment, correctement, et autre chose causer, gueuler plutôt pour des centaines et des milliers échangeant des « bobards », entre eux, qui n'écourent même pas... souvent s'ils ne font du boucan. Là-haut, à dix à vingt, on cause et une « causerie » exclut les gestes et les grimaces, ici devant la foule il faut plaire, dire des choses agréables, gentilles, sans rentrer dans les détails d'exécution, ne rien répondre de détaillé à l'interlocuteur ; alors d'une part celui qui instruit, de l'autre celui qui amuse, qui sue, qui gesticule par habitude, par pli professionnel, par goût, par métier. Là-haut le penseur qui caresse un rêve poursuit un problème de logique ardue qui lui demande toute son attention, toute sa sagacité de doute et de recherche, ici le vrai, le vulgaire, le commun, le trivial « bobard » qui décompose un mot et écoute lui-même s'il l'a bien lancé à propos.*

Et quand cet homme proclamé chef leader, un tribun, homme de confiance du parti, lance une riposte comme celle-ci : *Mieux vaut se tromper en compagnie que de voir ou chercher la vérité tout seul !*

Un tel homme devrait être disqualifié, déconsidéré, croqué, dégonflé, jeté à bas de son socle, pinacle ou tribune. Et au contraire la foule qu'il flatte, qu'il envoûte de son verbe menteur, de sa phrase sonore mais vide et creuse comme peau d'âne, que pense d'un tel pantin. Après ce qu'il vient de dire fièrement aujourd'hui, que fera-t-il demain ?... Et on l'acclame, on le porte en triomphe, on le bisse, on le trisse, parce que la foule n'analyse pas.

O Monatte, je te connais bien là, voilà où je reconnais Lien tu n'as peigné et pomadé, aidé des gussuses comme Merrihem, Dumoulin et autres « mas-tu vu notaires », éclatants, que je ne puis allonger ici... aujourd'hui. Mais j'y reviendrai bientôt, parce que tu es l'homme d'un seul son de cloche, d'un jugement sans scrupule. Tu crois savoir, avoir tout compris, tout vu, tout surpris. O saint *euphémisme !* et tu te crois un petit Jules Vallès, notre pays ! Tu n'es pas de sa race, de sa lignée. Je comprends qu'en revenant du Congrès anarchiste de Hollande dont tu as rapporté ton rapport étroit, partiel, plein de suffisance, tu me dis : *Malatesta, il a fait la charge du diable !* Quand on te montre l'envers d'une médaille tu trouves que c'est *superflu*, qu'on s'amuse à saint *accusateur* des autres.

Si je n'avais pas fait à moi-même le serment de parler sans fiel et sans colère, une plume à la main, je te crierais ici : *Calm qu'as-tu fait de ton frère Abel ?* Qui pour faire surenchère à la Guerre Sociale de 1911 un jeudi, mit un nom propre au bas d'une salété que *Miquel* n'avait pas pesé ainsi. Quand à quatre copains le lendemain rue des Pyrénées, nous lui fimes visite, il était malade, mais le revolver sous le traversin. Et toi que faisais-tu ?

J. ITHIOULOUSE.

Fédération du Bâtiment

L'Humanité du Midi attaque notre camarade Joet, délégué de la 8^e Région Fédérale et tente de lui imposer silence en déclarant que s'il continue d'être aussi intolérant dans ses déclarations antipoliticiennes, on divulguerait ses agissements lorsqu'il était secrétaire du Syndicat du Bâtiment de Saint-Etienne.

La Commission Exécutive et le Bureau Fédéral ayant en main toutes les preuves de la bonne foi de notre camarade, ne veut pas s'attarder à pareil chantage et déclare être solidaire de son délégué contre cette campagne de calomnie.

Mise à l'index

Le magasin des « Galeries des Martyrs » — 7, rue des Martyrs — disparaissant de Paris, laisse la place à « France-Département » — Société anonyme au capital de 5 millions de francs.

Cette dite Société est dirigée par un sieur Rosenberg sujet d'une puissance étrangère. Ayant appris à parler français mais n'ayant pas appris la politesse, ce grossier personnage qui n'a d'importance que sa fortune gagnée par quelques opérations de Bourse bave toute la journée des insultes contre ses employés.

Il y a quelque temps, la maison ayant besoin de transformations fit appel aux ouvriers du Bâtiment. Ce monsieur crut devoir se conduire vis-à-vis d'eux comme avec son personnel. Pour un peu de poussière tombée sur son pardessus, en passant au pied d'une échelle, il se permit de frapper un camarade peintre. Mal lui en prit. Car aussitôt les gars du bâtiment se groupèrent et donnèrent à ce jouisseur fortuné la leçon qu'il méritait, malgré ses menaces de commissaire et d'un passage à tabac au quart. Solidaires les uns des autres, les gars du bâtiment décidèrent une grève perdue qui ne prit fin qu'après une entrevue avec les patrons.

Un camarade plombier, ayant été débouché pour cause de ces incidents, les ouvriers du bâtiment se solidariseront avec lui et mènent les outils bas. Que les copains qui seront appelés à travailler sur ce chantier prennent note et fassent le nécessaire pour une mise à l'index en règle.

Grèves et Revendications

Grève générale des Dockers de Cette
Les ouvriers dockers ont décidé la grève générale, leur demande d'augmentation de salaire ayant été refusée.

Victoire à Fécamp

Les ouvriers voiliers de Fécamp qui étaient en grève depuis quinze jours viennent de reprendre le travail après avoir obtenu satisfaction de leur employeur. Ils ont ainsi obtenu une augmentation journalière de 5 francs.

Grève à St-Etienne

Les galochiers de St-Etienne se sont mis en grève réclamant une augmentation de salaire et un minimum de 3 fr. de l'heure.

La grève de Bellegarde continue

La grève des ouvriers de l'imprimerie S.A.D.A.G. commencée le 29 novembre, continue, toutes les tentatives de conciliation ayant échoué. La grève tend à englober les usines des environs.

A Saincoin

La grève des ouvriers de la Tuilerie Perussou-Desfontaine à Saincoin est terminée. Les patrons avaient proposé la rentrée des ateliers aux conditions suivantes : augmentation des salaires de 5 %.

Les ouvriers ayant demandé 10 % décident après une réunion de recommencer le travail aux conditions proposées.

Au Métropolitain à Paris

Dans le but de fixer son cahier de revendication le syndicat du personnel du Métropolitain et du Nord-Sud dont le camarade Raoul est secrétaire organise pour cette nuit de 24 h. à 5 h. du matin à la Bourse du travail une assemblée générale extraordinaire.

Au premier plan de leurs revendications figurent : le relèvement de l'échelle des salaires, et l'application d'un régime spécial pour cause d'insalubrité, l'octroi de retraite après vingt ans de service, l'augmentation à trente jours du congé annuel.

Epilogue d'une grève

A Bordeaux le personnel de la C.I.M.T. décidait d'entrer en conflit, par suite de la propagande faite par le syndicat unitaire des métaux et cela pour faire appliquer le bordereau des salaires soumis par le syndicat. Les ouvriers firent la grève sur le tas, les actionnaires devant cette volonté la compagnie décida le lock-out. Deux jours après l'ardeur du début avait disparu et bon nombre du personnel demandait à être réembauché. Ce geste fit échouer pitoyablement le mouvement. Tout cela était dû au manque d'organisation et d'initiative, il était dû aussi à une lutte politique entre le patronat d'une part et la tête du syndicat unitaire communiste de l'autre. Les ouvriers comprenant cela lâchèrent leurs politiciens et reprirent le travail.

Ne vous découragez pas camarades et groupez-vous fortement en une organisation essentiellement ouvrière d'où la politique sera bannie et où vous aurez la certitude de pouvoir lutter sagement contre un patronat infâme et malhonnête.

Pour cela, rejoignez tous le syndicat autonome.

Les sales boîtes

A LA MAISON BERNOT

Dans le dépôt de l'avenue de Clichy c'est le véritable bagne. La journée de huit heures n'est pas connue oh mais pas du tout, car dans cette tôle c'est 11 h. 1/2 qu'il faut travailler, de 6 heures du matin à 7 heures du soir en s'arrêtant simplement 1/2 heure pour le casse croûte et une heure pour le dîner. De peur de fatiguer les chevaux, l'on fait transporter les sacs de charbons par les hommes sur une longueur de 100 mètres, tout cela pour un salaire de 30 fr. à peine. Si l'on a le malheur de s'élever contre cet abus l'on vous menace aussitôt de vous mettre à la porte à coups de pompe dans le ... Les camarades qui voudraient se présenter dans cette tôle sont priés de s'abstenir.

Dans le S. U. B.

Note importante. — Les camarades délégués à la propagande doivent se réunir lundi matin, à 9 heures, aux bureaux 13 et 14, 4^e étage, Bourse du Travail. Travail urgent.

Commission du journal « le Proletaire ». — Réunion de la Commission lundi 15, à 18 heures, bureau 10, 4^e étage Présence indispensable de tous les camarades membres de la Commission. Les camarades qui ont de la copie sont priés de l'apporter lundi au plus tard.

Serrurerie et Construction métallique. — Nous faisons appel à tous les camarades pour assister nombreux à l'Assemblée générale qui a lieu ce matin dimanche, à 9 heures, salle Fernand Pelloutier, Maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau. Métro Combat.)

Briqueteurs-Fumistes industriels, Briqueteurs-Potiers. — Allons, les copains, tous à l'Assemblée générale de la Section qui a lieu ce matin, dimanche, à 9 heures, salle Bondy, Bourse du Travail. Appel est fait aux camarades syndiqués et non syndiqués.

Démolisseurs et Aides. — Vous serez tous présents à l'Assemblée générale qui a lieu ce matin dimanche, à 9 heures, à la Bourse du Travail, salle Henri Perrault. Allons, les gars de la Démol., que pas un ne manque à cette réunion. Appel est fait aux camarades syndiqués et non syndiqués. Qu'on se le dise.

Charpentiers en bois. — Ce matin dimanche, à 9 heures, assemblée générale de la Section Technique adhérente au S. U. B., salle Henri Perrault, Bourse du Travail. Appel est fait à tous les Bois d'bout, syndiqués et non syndiqués. Soyez tous présents.

La Fédération de l'Eclairage s'affirme syndicaliste

Le III^e Congrès national de la Fédération unitaire de l'Eclairage et des Forces Motrices vient de se tenir à Lyon.

La presse moscovitaire s'est bien gardée de donner de la publicité à ces débats d'une grande fédération. Pourtant, l'Humanité a parlé de la première journée à la façon du père Lorrain. Et ce fut tout ce que surent les fidèles de la subordination.

Au moment où la Fédération du Bâtiment fait des efforts méritoires pour sauver ce qui reste du syndicalisme, il nous faut signaler aussi que l'emprise politique ne prend pas à l'Eclairage.

Au début du Congrès, un délégué orthodoxe avait présenté en vain une motion de respectueuse fidélité à la virgine C.G.T. U. et à l'incandescente I.S.R.

Puis, à une grande majorité, le point de vue de la C.E. fédérale fut adopté dans le texte suivant :

« Le Congrès de la Fédération unitaire de l'Eclairage et des Forces motrices, réuni à Lyon les 6 et 7 décembre 1924, hôtel municipal, 7, rue de la Tunisie :

« Se déclare avant l'ouverture de ses travaux, solidaire avec toutes les victimes et tous les emprisonnés pour délit d'opinion du monde entier ;

« S'indigne contre la politique de violence et de persécution pratiquée contre la liberté de penser, par les gouvernements quels qu'ils soient, politique qui n'est qu'une forme déguisée de tous les fascismes redoutables pour tous ceux qui luttent pour la liberté intégrale ;

« Condamne tous les militarismes qui ne sont que les facteurs appropriés d'oppression sociale et des guerres qui peuvent inévitablement en découler ;

« Proteste contre tous les dogmes concernant la patrie et la propriété qui ne sont que les formes diverses de réaction et de prétextes d'asservissement de la classe ouvrière en voie d'émancipation ;

« Fait un vibrant appel à toutes les forces prolétariennes pour défendre les victimes du fascisme international, et demande l'union étroite de tous les damnés de la terre pour que la paix sociale se fasse dans l'unité ouvrière et pour que se dresse contre tous les exploiters de la production la conscience libérée du monde du travail. »

Cet ordre du jour est l'affirmation du syndicalisme révolutionnaire qui est de cœur avec les emprisonnés du monde entier pour délit d'opinion, y compris ceux de Russie ; le syndicalisme est contre la politique de violence, contre le fascisme qu'il exerce en Italie, en Espagne ou en Moscovie ; tous les militarismes, même le rouge, doivent être condamnés. Pour arriver à cela, il faut l'unité ouvrière.

On le voit, les délégués de l'Eclairage ont donné la note exacte.

Le rapport moral fut adopté par 34 voix contre 11. Il fut présenté par le secrétaire fédéral Vial et commenté par les infidèles du P. C.

Le rapport financier fut adopté à l'unanimité.

D'autres détails seront donnés sur ce réjouissant congrès.

Il serait à souhaiter que dans les grandes fédérations et dans tous les organismes syndicaux, les militants sincèrement syndicalistes se mettent à la besogne et fassent le nécessaire pour défendre l'unité ouvrière dans le syndicat contre les divisionnistes du Parti Communiste et autres créateurs de cellules politiques sur le champ du travail.

Communiqués syndicaux

Boulangers. — Demain lundi, à 17 heures, réunion dans les sections suivantes : Charenton : 4 bis, quai de Charenton ; délégués, Chaussin et Freydeire.

Choisy-le-Roi : 25, rue Auguste-Blanqui ; délégué, Lichon.

Clichy : 60 rue de Paris ; délégués, Chauvet et Bio.

Chauffeurs, Conducteurs, Mécaniciens, Industries électriques. — Réunion du Conseil syndical ce matin à 9 heures, à la permanence.

Ebenistes. — Ce matin, 14 décembre, vente d'outils d'un camarade décédé, à 9 heures, au siège, 2, rue Saint-Bernard.

Scieurs, Découpeurs, Mouluriers. — De 10 à 12 heures, Maison du Peuple, 35, rue Adam-Ledoux, à Corbevoie, permanence.

De 9 h. 30 à midi, Bourse du Travail, 5^e étage, bureau 1, permanence tenue par le secrétaire.

Travailleurs de la Pierre. — Aujourd'hui, de 9 heures du matin à 17 heures du soir, vote au siège, rue Charlot, pour l'élection du Conseil d'administration.

Terrassiers. — Réunion des sections ce matin à Nanterre : Maison du Peuple ; délégué, Massin.

Boulogne : Salle de la Justice de Paix ; délégué, Stéphane.

Juvisy : Salle Giraud ; délégué, Legrand.

Villeneuve-Saint-Georges : Salle Henri ; délégué, Caillaud.

Ouvriers Meneurs de chevaux. — Aujourd'hui, à 14 h. 30, salle Ferrer, Bourse du Travail, grand meeting.

Chaufage Central (Conseil d'Entreprise). — Réunion de la Commission d'Etudes sociales, jeudi soir, heure et lieu habituels.

Réponse patronale ; derniers événements d'Espagne, d'Esthonie et de France ; questions diverses.

Reunion du Conseil d'entreprise maison A. D., assemblée générale demain lundi, à 17 h., Bourse du Travail, Présence indispensable.

Coiffeurs autonomes. — Permanence, de 14 h à 17 heures, Café des Syndicats (petite salle), 5, rue du Château-d'Eau.

Adhésions ; cotisations ; renseignements ; etc. De permanence : Leroy et Asselineau.

Conseil syndical. — Réunion le soir, à 21 heures très précises, mêmes lieu et salle. Présence indispensable.

Sindacato Autonomo degli Ebenisti e Verniciatori, e partiti similare dell' Amoblamento. — Gli aderenti che sono scritti e partizianti della autonomia sindacale che vogliono aderire sono convocati d'urgenza per martedì 16 corr., alle ore 8.30 sera, 148, boulevard de Charonne, angolo de la rue de Bagnolet.

Organizzazione definitiva del sindacato fuori dei politici di tutti colori.

Sindacato Autonomo de Ebanistas, Varnizadores y partidas similares del Amueblamiento. — Los adherentes ya inscritos, los partidarios de la autonomia que quieren adherir son convocados de urgencia para el Martes 16 de diciembre a las horas 8.30 de la noche en el

148, boulevard de Charonne, angolo de la rue de Bagnolet.

Organizacion definitiva del Sindicato fuera des directivas de politicos de todos colores.

Fédération des Jeunes Syndicalistes de la Seine. — Assemblée générale de tous les copains disponibles aujourd'hui 14, à 9 heures du matin, au siège.

Minorité du Livre. — Aujourd'hui 14 courant, à 10 heures du matin, réunion du groupe, bar des Charmettes, rue Jean-Jacques Rousseau. 19

Communications diverses

Tournée de propagande Ch. d'Avray. — C'est lundi soir 15 décembre, à 20 h. 30, que le camarade Charles d'Avray donnera à Thiers sa conférence par la chanson, salle Fémina-Cinéma. Le camarade Coladant interprétera les œuvres de Gaston Couté.

Participation aux frais : 1 fr. 50.

La Muse Rouge. — La Muse Rouge donnera ses goguettes aujourd'hui ; en matinée à 14 h. 30, en soirée à 20 h. 30. Concours exceptionnel des camarades Aimée Morin, Toiny et Lucio Dornano.

Por los presos sociales. — El día 14 del corriente a las 20 y media de la tarde se hará una función teatral en el salón de la Plaine-Saint-Denis, a favor del Comité Pro-Presos.

Se pondra en escena « Aurora », admirable drama de Dicensa, de que tan buena interpretación hace la compañía A. L. T.

Medias de comunicación : Métro Nord-Sud Porte de la Chapelle ; tranvia République-Mairie de Saint-Denis.

Entrada, 2 fr. 50 ; para los niños, 1 franc.

Club du Faubourg. — Rien de plus curieux que le programme du Club du Faubourg de cette semaine.

Lundi soir, l'orateur catholique, M. l'abbé Viollet, ouvrira un débat sur « l'avenir social de la famille ».

Mardi, M. André Hycho défendra sa pièce, « Le Roi des Cocus ».

A son tour, le boxeur Marcel Nilles combattrait jeudi les médecins et M. Paul Pouly, les joueurs.

Samedi après-midi, match oratoire, avec Georges Pioch et le pianiste Victor Gilles, et Michel-Maurice contre Bétové : « Musique de chambre contre Jazz-Band », suivi d'un duel chorégraphique : « Danse classique ou Danse rythmique », avec la danseuse Anna Johnson, et l'Opéra, contre la danseuse Jeanne Ronsay.

Fédération des Locataires de la Seine. — Ce matin, à 9 heures précises, Conseil fédéral de la Fédération des Locataires de la Région parisienne.

Locataires du 20^e arrondissement : Renseignements juridiques de 9 h. 30 à 11 heures, 86, rue de Belleville, 10 rue de la Réunion, 80, rue de Ménilmontant, 23, rue Boyer (à la Bellevilloise), 6, rue de Tlemcen.

Réfractaires. — Fais nécessaire, impossibilité absolue pour demain. Certitude pour dimanche prochain.

Groupe de Défense des Coopérateurs de la Bellevilloise. — Le Groupe fait appel aux camarades sociétaires pour qu'ils viennent nombreux à l'Assemblée générale de la Bellevilloise qui a lieu aujourd'hui, à 14 h. 30, 23, rue Boyer.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et banlieue

Le Groupe du 20^e organisant une matinée artistique pour le 24 décembre à la Bellevilloise, prie les organisations d'avant-garde de ne rien organiser ce jour-là.

Groupe de Fontainebleau. — Les anarchistes et sympathisants de la région de Fontainebleau sont avisés qu'un groupe libertaire adhérent à l'U. A. est existant à Fontainebleau. Les copains s'intéressant à notre idéal sont priés de se mettre en relations avec le secrétaire du groupe, le camarade L. François, 61, rue du Château, Fontainebleau.

Province

Groupe de Croix. — Lundi soir, réunion. Nous croyons indispensable de commencer une école de propagandiste aux débuts modestes. En premier lieu, les relations de faits d'atelier et de grèves, pour rendre plus vivante la page du « Libertaire » consacrée à cet effet.

Que ceux qui s'intéressent à cette idée viennent sans faute. Nous commencerons à 23 heures précises. Invitation amicale aux copains des autres groupes.

Groupe de Tours. — La prochaine réunion du Groupe aura lieu le mardi 16 décembre, à 20 h. 30, Bourse du Travail, 35, rue Bretonneau.

Tous les camarades sont priés d'y assister pour étudier les modalités à employer en vue d'intensifier notre propagande dans la région.

Appel pressant à tous les sympathisants et lecteurs du « Libertaire ».

Réunion de tous les délégués mardi 16 courant, 9, rue Louis-Blanc.

Derniers préparatifs pour le meeting en prévision.

Que tous les groupes assurent leur représentation.

Jeunesse Anarchiste de Tours. — Réunion mardi 16 courant, à 20 h. 30, Bourse du Travail, 35, rue Bretonneau.

Compte rendu de la conférence Colomer ; cartes de l'U. A. ; propagande régionale ; préparation de causeries.

Tous les camarades devront être présents. Invitation à tous les lecteurs du « Libertaire ».

Groupe d'Etudes sociales de Nice. — Réunion tous les mercredis soir, à 20 h. 30, au bar Musso, 27, boulevard Raimbaldi. Les sympathisants sont invités.

PETITE CORRESPONDANCE

Bastien demande si un copain pourrait lui indiquer une ou deux pièces à louer dans le centre de Paris.

Une camarade cherche du travail dans l'import-export quelle industrie. Ecrire à R. Dulud, au « Libertaire », 9, rue Louis-Blanc.

Le copain du 20^e attend Carrouet au Café Schetzer, 122, boulevard de la Villette, lundi soir, à 21 heures.

Un copain de Noisy-le-Sec (Seine) peut-il se mettre en rapport, d'urgence, avec André Cahier, 5, avenue de Contades, Angers ? Donner adresse par petite correspondance.

Qui peut indiquer du boulot pour un camarade tailleur ? Situation grave. Ecrire à Popof, rue Louis-Blanc, 9 (Administration).

Les noms des camarades Marcel et Ernest, du 12^e, ont passé dans la troisième liste, septième tranche, en date du 15 novembre 1924.

Charles Leguay, ton ancien camarade de Sidj. Safi, Léon Chappet, désirerait te voir. Fixe-moi un rendez-vous par le journal.

Un camarade, de préférence mécanicien, est demandé pour association dans travaux de transports par camion. Ecrire à Demichelis, à Salernes (Var).

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : Louis LOUVET

Imprimerie spéciale du Libertaire
10-12 rue Paul-Lelong, Paris